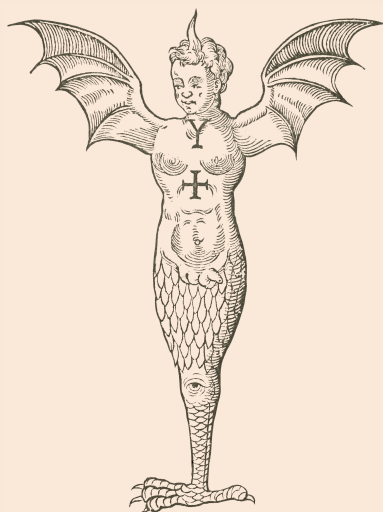


François Ranchin

Traité sur les causes de la cruentation des corps morts à la présence des meurtriers

et autres textes



Édition critique et introduction
par Eva YAMPOLSKY

JÉRÔME MILLON

TRAITÉ
SUR LES CAUSES
DE LA CRUENTATION
DES CORPS MORTS
À LA PRÉSENCE
DES MEURTRIERS
et autres textes

COLLECTION ASCLEPIOS
dirigée par Serge Margel
et Eva Yampolsky

«Athéna lui a donné le sang qui coulait des veines de la Gorgone: avec le sang qui coulait des veines de gauche, il pouvait provoquer la mort des gens; avec celui qui coulait des veines de droite, il pouvait les sauver, et c'est justement de ce sang qu'il se servait pour rendre les morts à la vie.» (Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*)

COUVERTURE

«Le monstre de Ravenne»
in *Les œuvres d'Ambroise Paré...*,
Paris : G. Buon, 1585
(Bibliothèque interuniversitaire de santé, Paris.)

© Éditions Jérôme Millon – 2019
Marie-Claude Carrara et Jérôme Millon
3, place Vaucanson
F-38000 Grenoble

ISBN : 978-2-84137-368-0

www.millon.fr
Catalogue sur demande

François Ranchin

Traité
sur les causes
de la cruentation
des corps morts
à la présence
des meurtriers
et autres textes

1640

Précédé de *La médecine en modernité,
au croisement des savoirs*

et annoté par Eva YAMPOLSKY

Suivi de *La part christique de la cruentation.*

Les exégèses bibliques de la voix du sang

par Serge MARGEL

JÉRÔME MILLON

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN
DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE.

La médecine en modernité, au croisement des savoirs

EVA YAMPOLSKY

François Ranchin et son œuvre

Nous présentons ici trois textes du médecin Montpelliérain François Ranchin (v. 1560-1641), sur la cruentation, la géhenne et les maladies des courriers. Cette édition critique a pour objectif non seulement de redécouvrir un médecin oublié, quoiqu'important à son époque, mais aussi de montrer comment la médecine du XVII^e siècle aborde différents champs du savoir, comme la justice, la religion ou le travail. Né d'une famille aisée de magistrats, François Ranchin a fait ses études à la Faculté de médecine de Montpellier entre 1587 et 1592¹. Ce qui lui permet ensuite d'accéder au statut de Professeur à cette même Université et de poursuivre une pratique médicale. En 1612, il devient chancelier de la Faculté. Au cours de sa carrière, il a contribué, financièrement et par ses efforts, à développer le prestige de sa Faculté, notamment en reconstruisant l'amphithéâtre et en parant les murs de la Salle des Actes de l'École de portraits de

1. Louis Dulieu, «Le chancelier François Ranchin», *Revue d'histoire des sciences*, t. 27, n° 3, 1974, p. 225.

ses collègues médecins et de ses prédécesseurs¹. En 1629, il devient Premier Consul de Montpellier, pendant l'épidémie de peste – qui a duré de juillet 1629 jusqu'à février 1630 –, sur le traitement de laquelle il a écrit un traité tout entier. Il a même joué un rôle important dans la prise en charge sanitaire de cette épidémie.

L'œuvre considérable de Ranchin² comporte un grand nombre de thématiques et de questions médicales, allant du traitement de la peste, de la vérole et de la lèpre, jusqu'à la cruentation et la géhenne, en passant par la santé des coureurs de la poste, les vertus des cerfs et l'odeur de la violette produite par la térébenthine sur l'urine. Il a également publié, entre 1600 et 1628, deux ouvrages sur les questions chirurgicales dans l'œuvre du chirurgien français du XIV^e siècle Guy de Chauliac. Dans le domaine de la pharmacologie, il a écrit en 1624 un ouvrage de presque 1000 pages. D'autres publications encore traitent des questions comme «les maladies des enfants, les poux, les maladies des vierges, les maladies des vieillards, les maladies du ventre, les morts subites»³.

Les trois textes qui composent cette édition critique ont été publiés par Ranchin à la fin de sa vie, avec d'autres études, dans un ouvrage intitulé, *Opuscules, ou traités divers et curieux en médecine*, à Lyon, chez Pierre Ravaud en 1640. Comme il le remarque dans sa préface,

1. *Ibid.*, p. 228-229.

2. Voir la bibliographie en fin de volume.

3. Louis Dulieu, «Le chancelier François Ranchin», *op. cit.*, p. 233.

les textes sur les courriers et sur la géhenne sont des leçons plus anciennes, qu'il a données aux «compagnons Chirurgiens». En revanche, le texte sur la cruentation a été rédigé juste avant la publication de cet ouvrage, suite à une correspondance avec son neveu, Jean Ranchin, Conseiller à la Chambre de Castres. Dans cette correspondance, Jean Ranchin lui communique un cas de cruentation qui a eu lieu en 1639 dans la ville de Mas d'Azil. Sur la demande d'éclaircissement de son neveu, Ranchin utilise cette occasion pour étudier ce phénomène d'un point de vue médical. Il a lui-même reproduit cette correspondance à l'ouverture de son texte.

La médecine, à la frontière des savoirs et des pratiques

Le choix de textes réunis dans cette édition met en évidence non seulement l'hétérogénéité des questions médicales qui ont interpellé Ranchin, mais aussi les liens que la médecine entretient avec d'autres champs de savoir et de pratique. Cette pluralité des savoirs en modernité est particulièrement manifeste en ce qui concerne les liens entre médecine et religion. Ainsi, les grandes problématiques comme les relations entre l'âme et le corps, la possession diabolique, ou encore la cruentation, préoccupent autant les médecins que les théologiens. Les théories médicales sur ces questions sont traversées par du savoir théologique, enchevêtrées à ce point qu'il est difficile de les délier. Lorsque

Ranchin analyse les différentes explications de la cruentation, avancées par des médecins, des théologiens et d'autres penseurs au cours de l'histoire, il situe la sienne entre le naturel et le surnaturel, entre les théories médicales sur le rapport entre l'âme et le corps, d'un côté, et le miraculeux, de l'autre.

Le texte principal de ce recueil, sur la cruentation, est exemplaire des liens intimes entre la médecine et d'autres domaines de savoir, aussi différents qu'ils puissent nous paraître aujourd'hui. S'agit-il d'un phénomène naturel ou surnaturel ? Est-ce un miracle ou une intervention divine, ou bien celle du diable ? Ou encore, s'agit-il de fonctions physiologiques qui forcent le sang à parler, à dénoncer le vrai meurtrier ? Ce texte de Ranchin est tardif dans l'histoire de cette pratique juridique, et témoigne clairement de l'ambiguïté qui réside, encore à son époque, dans la compréhension des phénomènes hybrides, à la frontière entre savoir médical et explications théologiques. Jusqu'au XVIII^e siècle, les textes qui parlent de la cruentation montrent que ces deux savoirs non seulement peuvent coexister, mais aussi qu'ils se déterminent l'un l'autre.

Cette édition critique de trois études de François Ranchin est accompagnée d'une bibliographie de sources et d'études sur ce médecin et sur les trois questions qu'il aborde. De plus, elle est accompagnée d'une étude originale de Serge Margel, philosophe et spécialiste des sciences des religions, qui apporte une nouvelle réflexion sur la cruentation.

La cruentation

Entre le XIII^e et le XVIII^e siècle, on constate une étrange pratique que l'on nomme en français la *cruentation*. Étrange non seulement pour le procédé qu'elle représente, mais aussi pour les doutes qui ont toujours existé sur sa nature et sa légitimité, notamment dans son usage par la justice. Cette procédure consiste à mettre le prétendu meurtrier en présence du cadavre de la victime, qui, elle, se met aussitôt à saigner, prouvant par là sa culpabilité. On parle de la voix du sang, de la victime qui dénonce son meurtrier, du cadavre qui s'anime, et dont l'âme accuse le meurtrier par le sang qui coule¹. Durant

1. Francesco Paolo de Ceglia, «Thinking with the Saint: The Miracle of Saint Januarius of Naples and Science in Early Modern Europe», *Early Science and Medicine*, vol. 19, n° 2, 2014, p. 149; Winston Black, «Animated corpses and bodies with power in the scholastic age». in Joëlle Rollo-Koster (éd.), *Death in Medieval Europe: Death Scripted and Death Choreographed*, London/New York, Routledge, 2017, voir spéc. p. 81-85. Cette idée d'une âme qui ne quitte pas le cadavre, suite à une mort violente, permet de rapporter la cruentation et le phénomène du vampirisme. Ces deux phénomènes sont rapprochés par le médecin de la Faculté de médecine de Montpellier, Benigne Risueño d'Amador (1802-1849), dans son ouvrage intitulé *De la vie du sang du point de vue des croyances populaires. Discours prononcé à l'ouverture du cours de pathologie et de thérapeutique générale de la Faculté de Médecine de Montpellier, le 19 avril 1844*, Montpellier, Boehm, 1844, voir spéc. p. 24. Après une analyse de la cruentation, il passe directement à la question du vampirisme (*ibid.*, p. 26 et suivantes). L'intérêt pour ces deux phénomènes, en lien surtout à l'animation du cadavre, est évident dans les publications de certains penseurs, notamment du théologien allemand Johann Heinrich Zopf, qui consacre une étude à chacune de

des siècles, cette pratique est restée fascinante autant que suspecte. Plusieurs savants ont tenté de l'expliquer, tantôt comme un signe surnaturel ou divin, tantôt comme un phénomène naturel. Bien que cette épreuve ait été adoptée dans la pratique juridique, elle a toujours suscité des doutes sur sa légitimité et a posé des problèmes autant aux juristes dans leurs expertises, qu'aux médecins et aux théologiens dans leurs réflexions.

La première question qui se pose concerne la terminologie. *Cruentatio* vient de *cruor*, qui se réfère au sang qui coule en dehors du corps, et plus précisément un sang de violence, de torture, de mort, d'accusation aussi, et qui se démarque de *sanguis*, le sang de vie qui coule dans les veines¹. Or, tout sang qui sort du corps n'est pas un sang de violence ou de mort. En effet, peut-on encore parler du *cruor* pour désigner le sang émis par la saignée dans un but thérapeutique, ou le saignement naturel de la menstruation², ou encore le sang du sacrifice?

ces deux questions: *Dissertatio de vampiris Serviensibus*, Duisburg, 1733; *Dissertatio physico-theologica de eo quod iustum est circa cruentationem cadaverum*, Duisburg, 1737. Sur ce rapprochement, voir l'article de Francesco Paolo de Ceglia, «La scienza dei vampiri. Giuseppe Davanzati e i confini tra vita e morte nell'Europa del Settecento», *Atti della Accademia Roveretana degli Agiati*, série 9, vol. 5, 2015, p. 79-101.

1. Sur ces distinctions terminologiques et les sources bibliques, voir la postface à cet ouvrage de Serge Margel. Voir également Caroline Walker Bynum, «The Blood of Christ in the Later Middle Ages», *Church History*, vol. 71, n° 4, 2002, p. 685-714.

2. Voir les fines analyses sur les distinctions entre *cruor* et *sanguis*, et sur leurs usages dans l'Antiquité, de Francesca Mencacci, «*Sanguis/cruor*. Designazioni linguistiche e classificazione antropologica del sangue nella cultura romana», *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*,

Lorsqu'ils évoquent le processus de la *cruentatio*, les textes latins emploient encore d'autres termes descriptifs comme *effusio* ou *eiaculatio sanguinis*, désignant ainsi le mouvement vers l'extérieur, en dehors du corps, la perte du sang qui amène la mort¹. Dans le contexte juridique, l'on parle en latin de *ius cruentationis cadaveris* ou *ius feretri*, ou d'*Ordeal of the Bier* ou *bier-right* en anglais, et de *Bahrrecht* ou *Bahrprobe* en allemand². De façon générale, la cruentation a joué le rôle d'indice, plutôt que de preuve³, parfois déterminant, mais le plus souvent insuffisant pour prouver qu'il s'agit bien du meurtrier véritable. Cependant, l'effusion du sang de la plaie de la victime souvent suffisait à soumettre le suspect au procédé juridique de la géhenne ou de la torture⁴, tout particulièrement aux XVI^e et XVII^e siècles. La cruentation est mentionnée dans des sources historiques, des théologiens, des juristes et des médecins⁵, mais aussi dans des

n° 17, 1986, p. 25-91. Voir également Anca-Cristina Dan, «Le Sang des Anciens : notes sur les paroles, les images et la science du sang», *Vita Latina*, n° 183-184, 2011, p. 5-32.

1. Cecilia Pedrazza Gorlero, «L'accusa del sangue. Il valore indiziario della *cruentatio cadaveris* nella riflessione di Paolo Zacchia (1584-1659)», *Historia et ius. Rivista di storia giuridica dell'età medievale e moderna*, n° 3, 2013, p. 2.

2. Pascal Texier, «Corps sanglants. Nature et fonction de la cruentation», in Pascal Plas (éd.), *Autour du corps. Corps, droit et mémoires*, Limoges, Lavauzel, 2018, p. 11-25, spéc. p. 7.

3. Henri Platelle, «La voix du sang : le cadavre qui saigne en présence de son meurtrier», in *Présence de l'au-delà. Une vision médiévale du monde*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 13-28, spécialement p. 15.

4. *Ibid.*

5. Voir la bibliographie à la fin de cet ouvrage.

textes littéraires, notamment dans la *Chanson des Nibelungenlied* et dans *Richard III* de Shakespeare¹. Les cas de cruentation qui traversent l'histoire sont particulièrement nombreux dans les régions du nord de l'Europe, mais on en constate également dans d'autres régions européennes et en Amérique².

Les premiers cas documentés de cruentation ont souvent été rapportés à l'ordalie, par laquelle la «voix du sang assurait que, même quand les institutions humaines défailaient, la divinité veillait», comme l'explique Alain Boureau³. Cette dimension surnaturelle de la cruentation fut inscrite dans l'enquête juridique et acquit une forme procédurale, que l'on constate au travers de nombreux témoignages⁴. Généralement, le cadavre de la victime est exposé en place publique devant lequel on amène le suspect, parfois nu, qui

1. Sur les représentations littéraires de la cruentation, voir l'article de Robert P. Brittain, «Cruentation in Legal Medicine and in Literature», *Medical History*, vol. 9, n° 1, 1965, p. 82-85 ; Christine Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIII^e-XIV^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, spéc. p. 23-28.

2. Pour une liste non-exhaustive de cas de cruentation, et leur répartition aux niveaux historique et géographique, voir le mémoire de Margaret L. Ingram, *Bodies That Speak: Early Modern European Gender Distinctions in Bleeding Corpses and Demoniacs*, mémoire de master en histoire, Université d'Oregon, 2017, p. 158-159.

3. Alain Boureau, «La preuve par le cadavre qui saigne au XIII^e siècle. Entre expérience commune et savoir scolastique», *Il cadavere. The corpse. Micrologus*, vol. 7, 1999, p. 255.

4. Voir notamment l'analyse d'Alain Boureau du cas de cruentation rapporté par Thomas de Cantimpré de 1261, qui a eu lieu à Pforzheim, en Forêt-Noire, *ibid.*, p. 253-254.

prononce le nom de la victime, qui marche autour de son corps, qui passe par-dessous ou par-dessus, et enfin qui touche légèrement la plaie¹. À la présence du véritable meurtrier, le cadavre se met à saigner, souvent de la plaie elle-même, mais parfois du nez, comme le roi d'Angleterre Henry II Plantagenêt², en 1189, ou d'une autre partie du corps. On peut mentionner encore le saignement des ossements de Thomas de Hereford, mort en 1282³. Et comme le souligne Ranchin lui-même, ce n'est pas seulement le corps de la victime qui peut saigner lors de la cruentation, mais aussi ses habits, souillés par le sang du crime.

Dans chacun de ces cas, il s'agit d'une confrontation, d'un face-à-face entre un meurtrier présumé et sa victime. Or, cette disposition des acteurs d'un crime a longtemps fait partie des pratiques juridiques, que l'on nommait l'*accariation* ou l'*affrontation*, et dont parle encore Ranchin. On peut citer le cas très tardif et extraordinaire de cruentation qui a eu lieu aux États-Unis, à Lebanon, dans l'Illinois, en 1869, lorsque deux cents personnes de cette ville ont été amenées à passer devant et à toucher les cadavres exhumés de deux victimes d'homicide⁴.

1. Michel Porret, «La preuve du corps», *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 22, 2010, p. 47.

2. Alain Boureau, «La preuve par le cadavre qui saigne au XIII^e siècle. Entre expérience commune et savoir scolastique», *op. cit.*, p. 250.

3. *Ibid.*, p. 258-262 ; Henri Platelle, «La voix du sang : le cadavre qui saigne en présence de son meurtrier», p. 15.

4. Ce cas est cité par l'historien américain Henry Charles Lea, dans son ouvrage intitulé *Superstition and Force: Essays on the Wager of Law. The Wager of Battle*, Philadelphia, Collins, 1878, p. 323.

Devant cette variabilité de procédés, le signe accusatoire du saignement est souvent considéré, et cela jusqu'au XVII^e siècle, comme un miracle, une intervention divine, qui agit malgré le manque d'autres preuves médico-légales¹. En effet, encore au XVII^e siècle, la cruentation est considérée comme un « miracle de Nature », par laquelle le sang de la victime se venge du meurtrier². Et ceci n'est pas sans de nombreuses tentatives d'explication par des moyens scientifiques et médicaux. Parmi ces tentatives se trouvent les études du philosophe français Marin Mersenne (1588-1648), mais aussi celles de Ranchin lui-même, qui se situent l'un et l'autre du côté de l'explication surnaturelle et miraculeuse, qu'ils attribuent notamment à l'irrégularité de ce phénomène. La sécularisation des pratiques juridiques, le recours à l'autopsie et à d'autres techniques médico-légales et scientifiques pour déterminer la culpabilité d'un suspect, mettent la justice et la religion en tension aux XVI^e et XVII^e siècles. Dès le Moyen Âge,

1. Alain Boureau, « La preuve par le cadavre qui saigne au XIII^e siècle. Entre expérience commune et savoir scolastique », *op. cit.*, p. 255.

2. Ceci est le point de vue de Claude Le Brun de la Rochette, avocat à la cour de Lyon, qui écrit dans *Les procès civil, et criminel, contenant la méthodique liaison du droit, et de la pratique judiciaire, civile & criminelle*, Lyon, Pierre Rigaud, 1618, p. 118 : « Si le corps meurtry de l'occis estant representé à l'accusé rend du sang par les playes, par le nez, ou par autre partie, il n'y a doute quelconque que cest indice ne soit violent : joint à la commune opinion : estant reputé un miracle de Nature, comme si ce sang requeroit vengeance contre celui qui a delogé par force & violence son ame de son domicile : & se void de ce (par un occulte jugement de Dieu) une expérience journaliere ».

les explications naturalistes de la cruentation¹, fondées sur les notions d'attraction, d'émission des esprits, ou encore de liquéfaction du sang coagulé, sont loin de se démarquer entièrement des explications théologiques du rapport entre l'âme et le corps, du pouvoir diabolique sur les fonctions physiologiques, ou de l'intervention divine qui peut agir là où le savoir humain fait défaut. L'irrégularité de la cruentation amène certains, notamment les médecins François Ranchin et Paolo Zacchia (1584-1659)², à questionner l'utilité de cette épreuve dans les procédures juridiques, évoquant même le risque d'incrimination erronée des innocents. Quelle que soit l'explication de la cruentation, naturelle ou surnaturelle, et malgré l'irrégularité de ce phénomène, Ranchin y voit un certain avantage : le pouvoir de la mise-en-scène du cadavre, des juges et du suspect sur la conscience de ce dernier qui finit souvent par avouer son crime.

1. Sur les explications naturalistes de la cruentation, aux XIII^e et XIV^e siècles, voir l'article d'Alain Boureau, « La preuve par le cadavre qui saigne au XIII^e siècle. Entre expérience commune et savoir scolastique », *op. cit.*

2. Médecin du pape Innocent X, Paolo Zacchia a fait d'importants développements dans le domaine de la médecine légale, qu'il publie dans ses *Quaestiones medico-legales* (1621-1651), un ouvrage dans lequel il aborde également la question de la cruentation. Sur la position de Zacchia à propos de la cruentation, voir l'article déjà cité à la note 8 de Cecilia Pedrazza Gorlero.

La géhenne

Dès l'ouverture de son texte sur la géhenne, Ranchin souligne l'importance, l'utilité et l'originalité de son étude. Suite à la torture que subit un prévenu devant la justice, dans le cadre de la *question*, ou de son interrogatoire, quel rôle le médecin doit-il jouer face aux souffrances, aux maladies et aux plaies qui en résultent ? Tout en prévoyant la critique qu'un tel sujet peut susciter, Ranchin défend la nécessité de soigner tous les mal-aimés de la société et les criminels quels qu'ils soient. En posant ainsi le médecin au-delà du bien et du mal, si l'on peut dire, et même au-dessus des préjugés, Ranchin affirme le pouvoir de la médecine.

Ranchin divise son traité en deux parties. Dans la première, il présente les différents types de géhenne ou de torture qu'emploie la justice à cette époque. Dans la seconde, il analyse les maladies et les « accidents » qui atteignent la santé des torturés. L'intérêt de la première partie pour Ranchin est étiologique, en ce sens qu'il considère les lésions que les différents moyens et outils de torture peuvent produire. L'ultime objectif de cette étude consiste à proposer des moyens thérapeutiques et des remèdes propres à soigner les suppliciés.

Dès le titre de son traité, Ranchin semble devoir préciser ce qu'il entend par le terme de « géhenne », qu'il associe à la *question* et à la torture. Notons que ce terme provient de l'hébreu *ge-Hinnom*, le nom d'une vallée près de Jérusalem, où furent pratiqués des

infanticides rituels et qui plus tard réunissait les lépreux et les pestiférés¹. Traduit en grec par γεέννα, le terme biblique de géhenne signifie d'abord et avant tout l'enfer, le lieu du châtement divin. En vieux français, on trouve le verbe *gehir*, ce qui a donné à l'époque moderne la *gesne*, et aujourd'hui la gêne. Dans ses *Recherches de la France*, publiées en 1596, le magistrat français Etienne Pasquier (1529-1615) y consacre un bref chapitre intitulé «Géhir, & Gesne», dans lequel il rapproche la *géhenne*, des textes bibliques, ou «une peine de mort éternelle», et la *gesne*, «une peine que l'on exerce contre un Criminel», un terme, précise-t-il, qui est «en nostre commun langage»². Cette peine est utilisée pour «extorquer de luy [le criminel] la vérité du fait», laquelle est déjà appelée à cette époque «torture». Il remarque encore que *gesne* provient du verbe plus ancien de *gehir*, qui signifiait «faire dire la vérité par force»³. Il renvoie au «Roman de Pépin»⁴, dit «le Bref», ainsi qu'au chroniqueur français Enguerrand de Monstrelet (v. 1390-1453). Dans son *Histoire tragique, et arrests de la cour de parlement de Tholose*, de 1613 (paru d'abord en 1609), Guillaume de Segla,

1. 2 Rois, 23, 10; Jérémie, 7, 31-32.

2. Etienne Pasquier, *Des recherches de la France*, édition revue et augmentée, Paris, Jamet Mettayer et Pierre L'Huillier, 1596, p. 325 ; réédité par Marie-Madeleine Fragonard-François Roudaut *et al.*, Paris, Champion, 1996.

3. *Ibid.*

4. Il s'agit sans doute de *Berthe aux grands pieds*, un poème épique en français du XIII^e siècle, probablement de Adenet le Roi.

conseiller du roi à la cour du Parlement de Toulouse, rapporte la géhenne à la *question*, et donc au cadre juridique, tout en précisant l'origine de ce terme: «Le mot de géhenne vient du mot Hébreu *gehinnon*, qui était une vallée près de Jérusalem, en laquelle on jetait les immondices, & brûlait les corps morts. L'enfer est appelé géhenne en la sainte écriture, pour montrer que c'est une chose horrible & cruelle»¹. On retrouve le mot de *genne* et de *gébenne*, ou encore de *gebir*, pour désigner la torture à laquelle la justice soumet un prévenu afin de lui faire dire la vérité, chez d'autres auteurs du début du XVII^e siècle, notamment l'avocat Laurent Bouchel et Claude Le Brun de la Rochette². La signification juridique du terme constitue donc un déplacement du châtiment divin aux peines des institutions humaines et de la «société politique». Dans la justice classique, comme le rappelle Foucault, la torture, aussi cruelle soit-elle, suivait néanmoins une «procédure bien définie; moments, durée, instruments utilisés, longueur de cordes, pesanteur des poids, nombre des coins, interventions du magistrat qui interroge, tout

1. Guillaume de Segla, *Histoire tragique, et arrests de la cour de parlement de Tholose*, Paris, Gilles Robinot, 1613, p. 176-177.

2. Laurent Bouchel, *La bibliothèque; ou, Trésor du droit français*, 1615; Claude Le Brun de la Rochette, *Les procez civil et criminel*, 1605. Sur l'histoire de la torture dans les procès juridiques, voir Nora Martin Peterson, *Involuntary Confessions of the Flesh in Early Modern France*, Newark, University of Delaware Press, 2016, spec. p. 52-57; Lisa Silverman, *Tortured Subjects: Pain, Truth, and The Body in Early Modern France*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 2001, spéc. p. 65-68.

cela est, selon les différentes coutumes, soigneusement codifié»¹. Soumis à ces procédés mesurés et délibérés, le corps du supplicié – que l'on nommait aussi le «patient» et dont il faut maintenir ici la signification polysémique entre religion, médecine et justice² – reçoit, supporte, subit et réagit aux différentes violences. Ces marques représentent autant de lésions ou de maladies, qui s'impriment sur son corps, codées elles aussi, pour le regard du médecin.

Selon Ranchin, la peur de la géhenne devrait avoir un effet préventif, en détournant du crime. Mais il constate l'impuissance de cette peur chez certains individus, soit à cause de leur nature – il parle de l'«inclination naturelle et mauvaise nourriture» –, soit par les mauvaises influences sociales, ou «l'exemple» et «la contagion des mal-vivants». Loin de s'opposer à cette pratique juridique, qu'il estime nécessaire «pour apprendre la vérité des crimes», Ranchin souligne l'inutilité des interventions de médecins et de chirurgiens durant la géhenne. C'est seulement lorsque les suppliciés sont libérés ou que la torture est suspendue, que Ranchin voit un rôle déterminant pour la médecine. Il s'adresse surtout aux chirurgiens, qui vont, eux, soigner les plaies et les blessures, les os brisés, les membres écartelés, et avant tout apaiser les souffrances. Les douleurs de ces «patients» représentent à la fois

1. Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 44.

2. *Ibid.*

l'épreuve de l'enquête ou de la punition et la souffrance devant Dieu. En revanche, pour Ranchin comme pour les médecins de son époque plus généralement, la douleur constitue un « accident » qu'il faut soulager¹, principalement par des moyens médicamenteux, car elle peut produire d'autres maladies et symptômes, telles que la fièvre, l'insomnie et le vomissement. En effet, le texte de Ranchin sur la géhenne est parsemé de recettes pharmaceutiques et reste un traité pratique dans son ton et sa forme.

Les coureurs de la poste

Dans le troisième texte de ce recueil, Ranchin aborde la santé des courriers, une question qu'il déclare dès l'ouverture comme innovante et « qui n'a pas encore été traité[e] par aucun de nos médecins ». Cette étude originale s'inscrit dans un nouveau regard médical sur les liens entre le travail et la santé, et figure parmi les premiers textes de ce qu'on appelle aujourd'hui la « médecine du travail ». Bien que les maladies produites par les pratiques professionnelles aient été observées et décrites par les médecins depuis l'Antiquité, elles ne deviendront de véritables objets d'étude médicale qu'à partir de la Renaissance². On

1. Roselyne Rey, *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 2000, p. 103.

2. Eugène Vaillé, *Histoire générale des postes françaises*, 7 vol., Paris, PUF, 1947-1955.

peut citer le traité d'Ulrich Ellenbog, *Von den giftigen besen Tempffen und Reuchen* (1473), l'étude de Paracelse, intitulée *De la maladie des montagnes et d'autres maladies semblables* (1533), ainsi que le *Traité des maladies des artisans* (1700) de Bernardino Ramazzini.

Ranchin divise son traité en deux parties. Dans la première, il présente l'histoire de la poste comme institution et profession, ainsi que les maladies que cette pratique spécifique peut occasionner, comme la chute, la fracture, l'ardeur d'urine, la chaudepisse, la faiblesse de la vue, la relaxation, l'ulcération des fesses, et les lassitudes douloureuses de tout le corps. Il termine cette partie par des recommandations sanitaires et préventives, afin de mieux conserver la santé des «coureurs de la poste». La seconde partie du traité porte plus spécifiquement sur les différentes maladies favorisées par cette profession et les remèdes pour les guérir. Ranchin considère les comportements et la pratique quotidienne des courriers, mais aussi l'environnement dans lequel il travaille, notamment les éléments météorologiques qu'ils subissent au cours de leurs voyages.

Le temps et la rapidité de la distribution du courrier représentent un facteur important dans cette profession, qui depuis des siècles se faisait à cheval. Tout en notant les avantages de l'exercice physique, Ranchin souligne les risques de chute, la violence d'un tel exercice, surtout sur des longues durées et dans des conditions météorologiques défavorables. En effet, dans le cas de la poste, «une course continuelle, violente et

pleine de hasards» pose de nombreux dangers pour la santé. Immodérée, violente, fatigante, avec un risque de chutes dangereuses et donc de fractures et de lésions dues aux frictions continues, la pratique des courriers met en danger également la vue et peut produire des vertiges. Les premiers conseils de Ranchin sont préventifs. Malgré divers facteurs imprévisibles et que la médecine ne peut que difficilement contrer, comme le temps et d'«autres injures de l'air», il se concentre tout particulièrement sur le régime alimentaire, les habits, le type et la taille du cheval, et le rythme du travail. En s'adressant surtout aux chirurgiens, auxquels ce texte a tout d'abord été destiné, Ranchin propose des remèdes pharmaceutiques et des soins pour chacune des maladies produites par la profession des courriers. Loin de critiquer cette profession, il fournit aux chirurgiens et aux médecins des moyens pour veiller sur la santé des courriers et pour rester attentif à la spécificité de leur travail. Il ne propose pas davantage de changer le fonctionnement de cette profession, mais il suggère plutôt des moyens préventifs qui peuvent améliorer les conditions de travail. Par-là, il accorde à la médecine un rôle important dans la prévention, le soin et le rétablissement de la santé des professionnels.

TRAITÉ
SUR LES CAUSES
DE LA CRUENTATION
DES CORPS MORTS,
À LA PRÉSENCE DES MEURTRIER.

Préface

C'est ici un sujet rare et digne d'admiration, que je prétends de traiter après les précédents. Car de regarder avec pitié et commisération un corps tout à nu, véritablement mort de blessures, sans aucune apparence de vie, sentiment, et mouvement, et un peu après quand les juges, avec les cérémonies requises, lui présentent le prévenu, que l'on soupçonne avoir commis le meurtre, voir avec ravissement, que les plaies du mort s'ouvrent d'elles-mêmes et verse du sang qui crie vengeance et demande justice, en voilà assez pour étonner les philosophes, les médecins, les théologiens, et tous les curieux du monde. La différence des opinions et des raisons sur les causes de cette cruentation rend bien cette matière difficile, et la vérité se trouve dans quelque confusion en cette variété. Néanmoins j'espère que nous la délivrerons de toutes les difficultés qui l'embrouillent, en examinant les esprits des auteurs qui ont traité de cette matière, et les questions se peuvent agiter pour son éclaircissement. Les théologiens se moquent de l'intervention des causes naturelles en cette expérience et ne reconnaissent que le pur miracle quand elle arrive, *justo Dei judicio*. Les jurisconsultes suivent pour la plupart l'opinion des théologiens, parce qu'ils n'osent pas discuter contre la voix de Dieu, et de fait l'on pratique en justice cette présentation des prévenus devant les corps morts et ont quelque égard à la cruentation quand elle paraît, mais pourtant ils ne condamnent pas à mort sur ce simple témoignage. Les

médecins qui sont naturalistes recherchent plus curieusement les causes de cette cruentation et, après avoir avoué, que Dieu peut, quand il lui plaît, en être l'auteur, par voie de miracle, ils disputent sur le pouvoir des causes naturelles, parce qu'il est permis en philosophie et en médecine de croire qu'un même effet peut dépendre de différentes causes. Les uns reconnaissent le pouvoir des démons et des sorciers en cette expérience. Les autres, l'arrêt, l'assistance, ou le retour des âmes après la séparation, pour demander vengeance. Aucuns l'âme naturelle qui demeure ; plusieurs donnent ce pouvoir à l'âme du meurtrier et croient que, par la force de l'imagination et par le commerce mutuel des esprits, elle peut causer cette effusion de sang. Il y en a qui veulent que le sang même fasse cet effet. D'autres reconnaissent la sympathie et l'antipathie. Et finalement autres disent qu'il y a des drogues, qui ont la vertu d'attirer le sang, non seulement des corps vivants, mais encore des corps morts. Nous avons ici un champ fort ample, et il y aura moyen d'exercer notre esprit sur les belles curiosités. Mais avant que d'entrer en matière, il faut décider deux difficultés, et après présenter l'ordre et la cérémonie que les juges sont obligés d'observer exactement sur cette expérience, qui est importante à la justice, et à l'exemple. La première difficulté sera sur la vérité supposée : savoir si la présentation des corps morts, à la présentation des meurtriers, est une expérience advenue, et qui puisse arriver, vu que plusieurs sont en doute là-dessus. La seconde : savoir si telles effusions de sang paraissent aux juges, assistés de témoins considérables, c'est un témoignage suffisant pour condamner à mort le prévenu.

LETTRE DE MONSIEUR RANCHIN,
CONSEILLER DU ROI
EN LA CHAMBRE DE L'ÉDIT ÉTABLI À CASTRES,
À MONSIEUR RANCHIN,
CONSEILLER ET MÉDECIN DU ROI,
PROFESSEUR ET CHANCELIER EN L'UNIVERSITÉ DE
MÉDECINE DE MONTPELLIER, SON ONCLE.

MONSIEUR mon oncle,

Je n'ai pu me passer de vous faire part d'une chose que j'ai trouvée, jugeant avant-hier au rapport de Monsieur de Lager, un procès de suite, auquel il s'agissait d'un meurtre commit le deux de ce mois au Mas d'Azil, par un nommé Jacob Lafont. Vous verrez par le procès-verbal, dont je vous envoie l'extrait en bonne forme, que la plaie s'ouvrit trois fois lorsque le meurtrier passa sur le corps mort et non lorsque six autres passèrent, trois avant et trois après. J'avais ouï souvent parler de cela, mais je n'avais jamais vu rien de si considérable. Nous n'avons pas condamné à mort sur cela, car il y avait de quoi le faire par les autres preuves ou indices, quoi que divers témoins présents à la visite, déposassent de la vérité du contenu au dit procès-verbal. Il y a de quoi philosopher là-dessus, principalement par les théologiens et médecins, et importe de savoir que le meurtre fut fait le deux de ce mois sur le soir entre chien et loup, et la visite et procédure ne fut faite que le lendemain après-midi, c'est-à-dire dix-sept heures après. Vous

pourrez voir, s'il vous plaît, la question 62 de feu Monsieur le président Duranti¹, que quelqu'un de nos docteurs vous prêtera, si elle ne vous a jamais été indiquée. Et si vous avez quelque chose de curieux là-dessus, je vous supplie m'en faire part, et me continuer toujours l'honneur de me croire,

Votre très humble et très obéissant neveu et serviteur,
J. Ranchin²
à Castres, le 22 de mai 1639.

*

RÉPONSE DE MONSIEUR RANCHIN
LE MÉDECIN,
À MONSIEUR RANCHIN
LE CONSEILLER EN LA CHAMBRE DE CASTRES.

MONSIEUR mon neveu,

J'ai reçu votre lettre et vu le procès-verbal qu'il vous a plu de m'envoyer, contenant l'expérience que l'on a fait par autorité de justice sur le corps mort de Daniel Pradel, qu'on disait avoir été tué par Pierre et Jacob Lafont père et fils. Je confesse que cet exemple avec ses

1. Jean-Etienne Duranti (vers 1534-1589), *Quaestiones notatissimae, ex utroque iure decisae, & et in suprema Tholosani Senatus Curia collectae, quarum nonnullae iam antea quidem in lucem editae*, Lyon, Jean-Pierre Charlot, 1624, voir *Question 62*, p. 164-167. Évêque de Mende.

2. Jacques Ranchin.

circonstances est digne d'admiration, et c'est une matière qui a donné et peut toujours donner de l'exercice aux plus curieux. Les théologiens et les médecins se trouvent bien empêchés à résoudre les causes de cette cruentation, lorsqu'elle arrive sans artifice ou supercherie. Pour les jurisconsultes, ils ont accoutumé d'ordonner la présentation des prévenus, avec cérémonie, lorsqu'ils n'ont pas de preuves suffisantes ; et néanmoins ils ne croient pas l'effusion de sang pour un témoignage suffisant, parce que souvent elle ne paraît pas devant les criminels, et parfois elle paraît en la présence des innocents. De plus, par accident comme par le mouvement du corps, ou par artifice, elle peut arriver. Vous désirez d'être amplement informé sur ce sujet, et je suis content de satisfaire à votre désir par une nouvelle étude. Et me souvenant qu'autrefois j'avais disputé sur cette matière, contre un prétendant à l'une de nos régences vacantes, et que j'avais recherché curieusement les causes de cette cruentation. J'ai voulu revoir mes écrits et ensuite dresser un traité en votre faveur, dans lequel vous trouverez à mon avis de quoi contenter votre curiosité sur ce sujet. Vous priant de le recevoir agréablement et d'aimer chèrement cet oncle qui vous aime et estime autant ou plus qu'aucun de ceux qui se trouvent honorés en notre famille du nom de RANCHIN.

VERBAL

L'an 1639 et le troisième jour du mois de mai, après midi, dans la ville du Mas d'Azil, au pays de Foix, par devant nous Germain d'Aunons, sieur d'Aillières et Pierre Ardit, consuls de ladite ville, assistés de Maître Jean de Baricane avocat, notre assesseur.

Aurait comparu Maître Jean Doumene procureur du Roi au dit Mas, qui a dit que du meurtre commis le jour d'hier, par Pierre et Jacob Lafont, père et fils, en la personne de feu Daniel Pradel, aurait été informé de notre autorité, et d'autant que le corps dudit feu Pradel se pourrait infecter, et que la veuve et parents d'icelle désirent le faire enterrer, nous aurait requis auparavant ledit enterrement le faire porter en la place publique dudit Mas, à l'effet de faire procéder à la visite des plaies qui se trouveront sur icelui par les maîtres chirurgiens de ladite ville, et sans préjudice de ce que ledit corps sera exhibé audits Lafonts, pour passer et repasser sur icelui, ainsi qu'il est accoutumé faire pour ce fait, et la relation desdits chirurgiens communiquée, requérir ce qu'il apparaîtra. Nousdits consuls ayant égard aux réquisitions dudit Doumene, procureur du roi, aurions fait apporter le corps dudit feu Pradel sous le couvert de ladite place publique, et ensuite mandé venir ledit Jacob Lafont, en présence duquel nous serions passés l'un après l'autre par-dessus ledit corps par trois diverses fois, sans que la plaie que ledit Pradel avait près le tétin gauche, traversant le corps, saignât en aucune façon.

Ensuite de quoi ayant enjoint audit Jacob Lafont de passer et repasser dessus ledit corps par trois diverses fois ; et à ces fins pour plus facilement pouvoir passer, fait tirer le fer de l'un de ses pieds, icelui Jacob Lafont passant la première fois dessus ledit corps et sans l'avoir aucunement touché, ladite plaie se serait ouverte auparavant que de poser le pied de l'autre côté, ayant rendu du sang, et à la seconde fois qu'il serait passé par-dessus ledit corps, ladite plaie aurait saigné davantage, et à la troisième et dernière fois, le sang serait sorti en abondance par ladite plaie, laquelle à l'instant aurions fait nettoyer avec linge ainsi qu'aurait été fait auparavant, et fait passer et repasser par trois fois Pierre Saint-Michel et François Morere, marchands dudit Mas, et après eux ledit Lafont père, ladite plaie n'aurait point saignée, et ensuite aurions enjoint audit Saint-Michel et à Jean Barbe, chirurgiens de ladite ville de visiter la plaie faite audit corps, et en dresser vraie relation ; ce qu'ils auraient promis faire, et ensuite aurions fait enterrer ledit corps au cimetière dudit Mas.

Et en autres actes n'aurait été par nous procédé, en témoin de quoi avons fait écrire et dresser le présent notre verbal à Monsieur Jean Anglade, notaire royal, notre greffier, et nous et lui signé audit Mas, les an et jour susdits, présents à ce dessus François Gouttes apothicaire, Jean Rouch, chirurgien dudit Mas, et grand nombre de personnes de ladite ville, et d'ailleurs lesdits Rouch et Gouttes soussignés ; Aillières consul, Baricanes assesseur, Goutrin juré, Rouch Ardy, consul, Anglade greffier signés.

Collationné par moi greffier en la Chambre de l'Édit à Castres, sur l'original dudit verbal, produit sous la cote D au procès de suite d'entre le procureur du roi dudit lieu du Mas d'Azil, remis indépendamment au greffe de ladite Chambre le 19 mai 1639.

YSARN¹

*

Chapitre I

*Savoir si la cruentation des corps morts
devant leurs meurtriers, est une expérience certaine ?*

Avant que d'entrer en matière, il faut guérir l'esprit de ceux qui ne croient pas que cette supposée cruentation des corps morts devant les accusés soit jamais arrivée. Ils s'imaginent que ce n'est qu'une vision des esprits curieux et ne pensent pas que ce soit une expérience certaine ; je ne dis pas pour servir en jugement, mais seulement pour l'événement. Il les faut pourtant obliger à cette croyance, et par autorité et par raisons, et par la certitude de la vue. Entre les auteurs dignes de foi, qui assurent en avoir vu des exemples et assisté au jugement des coupables, après cette expérience de l'effusion du sang des morts à la présence des meurtriers, sont : Gregorius Tholosanus au livre 36, chap. 20, § 8 de son

1. Jean Isarn.

*Syntagma juris universi*¹; Boërius en la *décision*² 166, M.I. Hyppolite en sa *Pratique Criminelle*³. Duranti en la *Question* 62⁴. Mersenius en son *Commentaire sur le 4^e chap. de la Genèse*⁵, et autres. Et il n'y a aucun parlement en France, ni cour présidiale, qui ne puisse fournir des exemples et des expériences sur ce fait. Voire tous les jours le temps nous en présente, comme il se peut voir par le verbal précédent, qui nous a donné sujet d'écrire sur cette matière. Les théologiens la tiennent certaine et fondée sur deux autorités de l'Écriture Sainte, que nous produirons ci-après. Les médecins n'en doutent pas, comme l'on peut voir dans Levinus Lemnius au chap. 7 de son 2^e livre, *De occultis naturæ miraculis*⁶. Langius en

1. Gregorius Tholosanus (Pierre Grégoire de Toulouse, 1540-1597), *Syntagma juris universi, atque legum pene omnium gentium, et rerum publicarum præcipuarum, in tres partes digestum. In quo divini, & humani juris totius, naturali, ac nova methodo per gradus, ordinée, materia universalium & singularium rerum*, Lyon, apud Antoine Gryphe, 1582. Jurisconsulte et philosophe français.

2. Nicolas Boërius (ou Nicolas Boyer, Nicolas de Bohier), *Decisionum Aurearum in Sacro Burdegalens. Senatu Olim Discusarum ac promulgatarum*, Lyon, Antoine Vincen, 1547. Juriste et président du Parlement de Bordeaux, né à Montpellier en 1469 et mort à Bordeaux en 1539.

3. Ippolito Marsili (Hippolytus de Marsiliis, 1451-1529), *Practica causarum criminalium*, Lyon, Jacob Giunta, 1546. Juriste italien.

4. Voir la note 1, p. 28.

5. Marin Mersenne (1588-1648), *Quæstiones celeberrimæ in Genesim, cum accurata textus explicatione...*, Paris, Sebastien Cramoisy 1623. Philosophe et religieux.

6. Levinus Lemnius (1505-1558), *Occulta naturæ miracula*, Anvers, chez G. Simonem, 1559. Traduction française : *Les secrets miracles de nature*, par Antoine du Pinet, Lyon, chez Jean Frellon, 1566. Médecin et astrologue catholique néerlandais.

parle en l'*Épître 4* de son I^{er} livre¹. Schenckius en ses *Observations*². Martinus del Rio en ses *Disquisitiones Magiques*³. Costæus au 4^e livre de ses *Disquisitiones Physiologiques*⁴. Libavius au livre qu'il a fait ex professo, *De Cruentatione cadaverum*⁵. Tous ces auteurs, et autres que je n'ai pas vus, disputent bien différemment sur les causes de cette expérience, mais ils ne doutent pas de l'événement. Ce qu'Aristote écrit au chapitre 10 du troisième livre *De partib. animal*⁶ est bien plus étrange. C'est qu'un prêtre de Jupiter en Carie⁷, sans que l'on sût le

1. Johannes Langius (ou Lange, 1503-1567), *Epistolarum medicinalium volumen tripartitum*, Hanovre, Claudium Marnium, 1605. Médecin allemand.

2. Johann Schenck (1530-1598), *Observationum medicarum rararum, novarum, admirabilium et monstrosarum*, 7 vol., Fribourg en Brisgau, 1584-1597. Médecin allemand.

3. Martin Antoine Delrio (ou Del Rio, 1551-1608), *Disquisitiones magicae*, 6 vol., Louvain, G. Rivius, 1599. Prêtre jésuite des Pays-Bas, juriste, philologue et exégète.

4. Johannes Costæus (ou Giovanni Costeo, Ioannis Costaei Laudensis, 1528-1603), *Disquisitionum physiologicarum in primam primi canonis Avicennae sectionem Libri sex*, Bologna, Ioannem Rossium, 1589. Médecin italien.

5. Andreas Libavius (1555-1616), *Tractatus duo physici; prior de impostoria vulnerum per unguentum armarium sanatione, Paracelsicis usitata commendataque. Posterior de cruentatione cadaverum in justa caede factorum praesente, qui occidisse creditur*, Francfort, Ioannes Saur, 1594.

6. Aristote, *Les Parties des animaux*, III, 10, 673b 6-8. Texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, (1956) 2002. Dans ce passage, Aristote lui-même cite un vers de l'*Iliade*, où Diomède vient d'abattre la tête de Dolon, qui parle encore gisant sur la terre : «Sa tête parle encore en roulant dans la poudre», Homère, *Iliade*, chant 10, vers 457.

7. Région historique qui se trouve actuellement en Turquie, où les habitants faisaient le culte à Jupiter.

meurtrier, sa tête ayant été séparée du corps, parla et nomma par plusieurs fois celui qui l'avait tué, appelé *Cercidas*¹, lequel ayant été trouvé, confessa et fut puni par l'autorité de la justice. Il ne faut donc pas mettre en dispute la chose, mais bien ce qu'elle peut témoigner en justice, et puis nous viendrons à la cérémonie, et aux causes.

Chapitre II

*Savoir si la cruentation paraissant aux juges,
assistés de témoins considérables, est un indice suffisant
pour condamner à mort l'accusé*

Cette question est bien importante puisqu'il y va de la vie ou de la mort d'un prévenu qui est accusé, et contre lequel il n'y a autre preuve que celle de la cruentation. D'un côté, il semble qu'il ne faut pas douter sur ce cas, quand le jugement de Dieu intervient par miracle, en faveur du sang épandu, et témoigne qu'il crie vengeance à la justice et à celle des hommes. Cette expérience est assez puissante, étant autorisée du Ciel, pour faire condamner les accusés sans autres preuves, car autrement ce serait mépriser le miracle. De plus, si

1. Cette histoire paraît dans l'ouvrage de démonologie de Pierre Le Loyer, intitulé *Discours des spectres ou visions et apparitions d'esprits, comme anges, démons, et âmes, se montrans visibles aux hommes, où sont rapportez les argumens et raisons de ceux...*, 2^{nde} édition revue et augmentée, Paris, Nicolas Buon, 1605, p. 259. Une première édition de cet ouvrage, intitulé *les IV livres des spectres*, a paru en 1586.

les juges déferrent à la voix des chiens, qui découvrent et les meurtriers de leurs maîtres et les sacrilèges des églises, comme fait savoir *Gregorius Tholesanus*, au livre 48, chapitre 12, § 20 de son *Syntagma juris*¹, pourquoi ne respectera-t-on pas davantage l'indice que Dieu donne par voie de miracle ? Néanmoins, les jurisconsultes sont fort retenus sur ce fait et considèrent cette expérience avec étonnement ; mais ils ne s'abandonnent pas au jugement de mort, ni même de la géhenne, s'il n'y a d'autres indices pressants. La raison est, d'autant que cette cruentation n'arrive pas toujours devant les meurtriers et que parfois elle paraît devant les innocents, comme ne feront voir ci-après, d'ailleurs elle peut arriver par accident, tellement que n'étant pas un effet certain, dépendant de ses causes déterminées, il ne peut pas servir seul à la condamnation. Mais étant accompagné d'autres preuves considérables, les juges y ont tel égard que de raison pour condamner les prévenus à la géhenne ou à la mort. La vérité est que cette expérience découvre souvent les meurtriers, en les mettant en désordre devant les juges, qui observent leur contenance, leurs paroles et leurs actions ; et voilà pourquoi il ne la faut pas mépriser. Messieurs les jurisconsultes déterminent à quoi et comment peut servir cette effusion de sang, quand elle paraît dans l'ordre de la justice. Et il faut noter qu'elle a bien plus de force quand elle arrive quelques jours ou quelque temps après le meurtre, que non pas aux premières heures, parce que

1. Voir la note 1, p. 33.

le miracle y est plus apparent et porte plus de respect, et particulièrement lorsque les habits ensanglantés et gardés quelques mois saignent. Je remets donc à la conscience des juges la résolution de cette difficulté et le mérite de cette cruentation. Venons maintenant à la cérémonie de cette expérience.

Chapitre III

*De l'ordre ou de la cérémonie que les juges sont obligés
d'observer en la présentation des accusés et prévenus
devant le corps mort*

En cette action importante, nous avons à considérer quatre choses. La première est le devoir des juges ; la seconde la situation du corps mort après le transport ; la troisième l'état du prévenu ; et la quatrième le temps de la présentation. Pour ce qui est des juges, ils doivent implorer la grâce de Dieu, afin qu'Il donne témoignage de son assistance en faveur de la justice, et puis procéder à la présentation, assistés de leur greffier et de cinq ou six témoins irréprochables. Quant aux corps, on le doit porter doucement en un lieu public et sans violence, de peur d'émouvoir le sang et d'ouvrir les plaies. Après il le faut exposer tout nu sur le dos, vers le Ciel, et que les plaies soient libres et ouvertes ; et en parties charneuses, encore que parfois l'effusion du sang se fasse par le nez, sans qu'il y ait blessure de cette partie, et de plus aux habits du mort ensanglantés et gardés. Pour le regard du prévenu, il

faut qu'il se présente dans une distance raisonnable au commencement. Et qu'ensuite le juge lui commande de regarder fixement le mort et de l'appeler par son nom par plusieurs fois, en lui demandant s'il l'a connu étant en vie ; en le blâmant d'avoir commis ce meurtre, pour ouïr ce qu'il répondra là-dessus. Et ensuite il lui doit commander de tournoyer le corps mort et passer par-dessus plusieurs fois, sans le toucher. Finalement on lui doit faire porter la main sur les plaies, sans mettre les doigts dedans, comme quelques-uns veulent, de crainte que cette intromission ne provoquât l'effusion de sang. De plus, devant et après la présentation de l'accusé, il faut présenter des innocents pour faire les mêmes tours aux environs du corps. Cela fait, si la cruentation apparaît, les juges font leur verbal et se retirent. Et si elle ne paraît pas, ils jugent sur les informations. Il nous reste le temps de cette expérience à décider. La plupart des auteurs disent que le plus tôt est le meilleur, pendant que le corps est encore chaud extérieurement et intérieurement, et que le sang n'est pas caillé. Car après le corps est refroidi, tous les esprits étant résolus et exhalés, et le sang caillé dans les veines, la cruentation n'arrive pas si aisément. Cela en apparence est véritable ; néanmoins, l'exemple ci-dessus proposé ne se fit que dix-sept heures après. Et puis quand il est question de faire miracle, Dieu va par-dessus le pouvoir des causes naturelles, vu que l'on a vu les vêtements des morts ensanglantés saigner en la présence des meurtriers, et des bras desséchés et gardés jeter encore du sang par

les blessures, longtemps après le meurtre. Mais de tout cela nous en disputerons en son lieu.

Chapitre IV

*De l'opinion des théologiens, savoir s'il faut reconnaître
que cette effusion de sang dépend purement
des causes surnaturelles, et non pas des naturelles ?*

C'est sans dispute qu'il faut reconnaître que les causes externes de la cruentation des corps morts de blessure peuvent être tantôt surnaturelles et parfois naturelles. Or des premiers nous pouvons confesser que Dieu, par voie de miracle, le peut faire en faveur de la justice, pour sauver les innocents qui sont soupçonnés, ou pour faire punir les coupables qui sont accusés, mais qui restent sans preuve suffisante. Et quant aux démons, nous verrons ci-après, si ou immédiatement, ou par le ministère des sorciers, ils peuvent causer cette effusion de sang pour perdre les innocents, en les enveloppant dans la criminauté¹. Pour le regard des causes naturelles, il y a de grandes disputes. Les uns maintiennent que l'âme s'arrête autour du corps comme assistante, ou qu'elle retourne par permission divine, pour manifester le meurtrier. Les autres soutiennent qu'il reste dans le corps fraîchement tué quelque faculté de l'âme irascible laquelle, par l'assistance des esprits, pousse le sang contre le meurtrier par

1. Action criminelle.

voie de vengeance. Aucuns tiennent que c'est l'imagination du meurtrier qui demande le reste de la vie et du sang, et l'attire par le service de quelque vertu attractive. Finalement, il y en a qui se retirent vers la sympathie et antipathie occulte, ne trouvant pas des raisons assez apparentes aux autres causes, et particulièrement aux naturelles. J'ai oublié de parler du sang et de ses vertus, mais ce sera en son rang. C'est à nous maintenant d'examiner toutes ces opinions et considérer les raisons que les auteurs apportent pour leur défense. Il faut donc commencer par celle des théologiens, qui va à l'exclusion des causes naturelles ; ils se fondent sur deux autorités de la Sainte Écriture. La première est du sang d'Abel, quand il cria vengeance : *Sanguis fratris tui clamat ad me*¹. C'est Dieu qui parle à Caïn, après qu'il eut tué son frère, ne croyant pas que son fraticide fut connu de Dieu. Après en l'Apocalypse, les martyrs crient : *Usquequo Domine non vindicas sanguinem nostrum de intersectoribus nostris, qui habitant in terris*². L'exemple pourtant de notre Sauveur semble rabattre la sévère justice de ces deux passages, vu que son sang ne crie que grâce et miséricorde à l'heure de sa mort. Néanmoins, c'est à condition de n'en abuser pas, vu que notre ingratitude nous condamnera en cas de

1. «Le sang de ton frère crie vers moi», Genèse, 4, 10.

2. L'édition latine de la Bible, dont se sert Ranchin, diffère de la Vulgate : *Usquequo Domine, non judicas, et non vindicas sanguinem nostrum de iis qui habitant in terra ?* «Jusqu'à quand, Seigneur, ne jugeras-tu pas, et ne vengeras-tu notre sang sur ceux qui habitent la terre», Apocalypse de Jean, 6, 10.

mépris. De plus, Dieu même défend la vengeance aux hommes pour en être le juge lui-même. La vérité est que ces deux premières autorités sont pressantes et considérables ; et pour moi j'estime et veux croire que la Providence de Dieu intervenant, quand bon lui semble et non pas toujours, cette effusion de sang peut arriver miraculeusement sans l'intervention des causes naturelles. Voici une raison qui me semble puissante : si cette cruentation dépendait de quelque cause naturelle déterminée à produire cet effet, elle paraîtrait toujours. Or, est-il dit que telle cruentation n'arrive pas une fois dans cinquante expériences. De plus il faudrait que cette cause agît avec élection et connaissance. Or, est-il que telle disposition n'est pas au mort, l'âme étant séparée, ces fonctions abolies et la vie du tout éteinte. De dire que la cause en est au meurtrier par la force de l'imagination et par la communication des esprits, cela est ridicule, comme nous ferons voir ci-après. Finalement l'on a vu souvent arriver la cruentation, lorsque l'on présentait les innocents, et non pas à la présence des coupables. Donc cette incertitude montre que la cause naturelle ne peut pas être certaine. Que si l'on objecte que cette raison bat contre la justice et la vengeance que Dieu demande par le moyen du miracle, il faut dire que la volonté, ni la justice de Dieu n'intervient pas toujours en ces expériences, et que les démons et les sorciers peuvent parfois intervenir, *Ita permittente Deo*, pour sauver les coupables, en retardant leur justice et pour perdre les innocents en ce monde, les privant de la vie temporelle que Dieu change en

éternelle. De plus, nous pouvons dire qu'encore que telle effusion de sang arrive, lorsque l'on présente les innocents, ce n'est pas un signe concluant pour la mort. Il faut que les juges aient d'autres témoignages plus certains, si bien que l'intention des démons et des sorciers ne réussit pas toujours à leur contentement, en ce qui est de la ruine des innocents. Il faut encore abattre la vertu des causes naturelles en la production de cet effet merveilleux, et ce en faveur des théologiens. Voici deux exemples sans reproche. La première est des habits sanglants des morts, lesquels on a vu saigner plusieurs jours après la mort de leur maître, à la présence des meurtriers. C'est sans murmurer qu'il se faut rendre à ces exemples certifiés par histoires. Les causes naturelles ne sauraient animer et comme vivifier un sang desséché et imprimé dans les habits, pour le faire couler. L'autre est de certains corps et de certains membres desséchés, qui ont jeté du sang les deux, trois et quatre ans après la mort, étant présentés aux meurtriers. Et pour conclusion, il faut confesser que le miracle peut intervenir en ces expériences, quand il plaît à Dieu, mais elles sont si rares que les curieux s'en étonnent et ne savent où arrêter leur jugement. Ils reconnaissent bien l'intervention de Dieu en certains exemples, mais ils ne croient pas qu'il faille exclure la puissance des causes naturelles en cette cruentation. Nous en jugerons mieux après les disputes suivantes.

Chapitre V

*Savoir si les démons et les sorciers peuvent causer
cette effusion de sang*

Il est tout certain qu'un même effet peut dépendre de plusieurs causes différentes, lorsqu'elles agissent ou par leur vertu naturelle, ou par accident. Voilà pourquoi il ne faut pas étonner encore que telle effusion de sang de laquelle il est question puisse arriver miraculeusement par la volonté de Dieu, soit un long temps après la mort, soit quelques heures ou quelques jours ensuite, si nous mettons en dispute le pouvoir des causes secondes qui sont encore un peu par-dessus les naturelles. L'on demande donc si les démons et les sorciers peuvent être reconnus pour auteurs de cette cruentation. Personne à mon avis ne doute ni de leur pouvoir, ni de leur malice. Ils font tous les jours des effets bien étranges et, puisque nous reconnaissons les démons pour promoteurs de meurtres et des autres péchés, nous pouvons bien confesser qu'ils peuvent ici intervenir en cette effusion de sang, ou pour perdre les meurtriers, ou bien pour mettre les innocents en peine, lorsqu'ils la procurent quand ils sont présentés. Et ne sert de rien d'objecter que, depuis que la justice est saisie d'une affaire, les démons, ni les sorciers ne peuvent rien faire en faveur ou à la ruine des criminels, vu que l'expérience est toute contraire, car ils rendent les douleurs insensibles à ceux qui souffrent la géhenne, et les démons tentent les juges avant et durant les jugements. Même

aucuns croient *accedere nonnullis Diaboli ludibrium*¹, pour mettre les juges et les parties en peine par de fausses indications. De plus l'on sait par histoires qu'outre les illusions et prestiges desquels ils se peuvent servir en ce fait, ils peuvent animer des corps morts, les faire parler, et disposer de leurs biens. Que si cela est, pourquoi ne pourront-ils pas causer cette cruentation. Pour moi, je me rends à ces exemples, s'ils sont véritables, et ne doute pas du pouvoir des démons en cette cruentation ; mais pourtant je n'estime pas qu'ils s'en mêlent, puisqu'elle n'arrive que rarement et qu'il n'y a guère à gagner pour eux, vu même qu'ils ne s'accordent pas bien avec la justice. Venons à l'âme.

Chapitre VI

*Savoir s'il faut reconnaître l'âme du mort assistante
ou revenante pour cause de cette effusion de sang*

Ce sont ici deux questions importantes. La première, si les âmes des morts assistent le corps pour quelque temps. Et la seconde, savoir si elles peuvent retourner après la séparation. Nous n'examinerons en ce chapitre que la première, pour savoir si demeurant comme assistante, elle ne pourrait pas causer cette effusion de sang. Il y en a plusieurs qui soutiennent l'affirmative. Platon tient que les âmes des morts sont errantes par la terre, d'où viennent les spectres et illu-

1. [Prendre part à certaines moqueries du diable.]

sions. Mais il ne dit pas qu'elles assistent à leurs corps après la mort ; et au 9 *de legib.*¹, il philosophe plus hardiment, disant qu'il est nécessaire de bannir les meurtriers pour un an, parce que les morts s'affligent de les voir vivre parmi leurs anciens amis et concitoyens avec liberté, et assure que le bannissement les contente et les laisse en repos. Aucuns estiment qu'après que les âmes sont séparées, si elles ont cause légitime d'arrêter, et que Dieu le permette, elles demeurent pour affliger et persécuter les meurtriers, qui les ont contraintes de déloger avant le terme naturel. L'histoire nous enseigne que l'âme de l'empereur Galba violentait Otho² ; celle de César, Brutus³ ; celle de Geta, son frère Caracalla⁴. Il y a de plus l'exemple des marchands de Corinthe et de Simonides, et d'autres. Néanmoins, il y a peine de croire ces exemples, bien qu'ils puissent être véritables par l'intervention des malins esprits, ou même par la permission divine ; et puis il ne faut pas d'autres bourreaux que la conscience intérieure. *Occisores*, dit un Père, *a propria conscientia excarnificantur*⁵. Mais quand nous confesserions l'assistance de l'âme, ou le retour, comment pourrait-elle causer l'effusion de sang en son

1. Platon, *Les Lois*, livre IX, in *Œuvres complètes*, tome XII, 1^{re} partie, texte établi et traduit par Auguste Diès, Paris, Les Belles Lettres, (1956) 2003.

2. Otho, ou Othon, fait tuer Galba en 69 après J.-C., afin de lui succéder au pouvoir, devenant ainsi l'empereur romain.

3. Brutus tue César en 44 avant J.-C.

4. Caracalla fait tuer sur frère Geta en 211 après J.-C. et lui succède comme empereur romain.

5. [Les meurtriers sont torturés par leur propre conscience.]

sujet mortifié? Elle ne saurait agir dans icelui que par le ministère des parties nobles, des esprits, de la chaleur et des humeurs. Or, est-il que les parties principales sont dans l'impuissance, la chaleur est résolue, les esprits dissipés, le sang caillé, tout le corps refroidi et raidi, et par conséquent incapable de lui rendre aucun service. Que si l'on me dit que ceux qui ordonnent cette expérience en la cruentation demandent que le corps mort soit encore chaud, et que par conséquent il y peut avoir des esprits et quelque appétit de vengeance. La vérité est que, le meurtre étant frais et le corps encore chaud, la cruentation se fait plus aisément parce que le sang n'étant pas encore caillé, l'effusion est plus facile. Tout cela va bien, mais ce n'est pas à dire qu'elle ne se fasse et ne se puisse faire quelques jours après, voire dans le mois, et dans quelques années comme il a été dit. Je trouve ceux-là plus courageux, qui reconnaissent pour cause intérieure de la cruentation aux corps morts l'âme végétative, qui reste après la séparation de la raisonnable. Ils disent que, comme elle informait le *fœtus* dans le ventre de la mère, avant l'infusion de la raisonnable, aussi elle peut informer le *cadaver*, après la séparation de celle-ci. Et de fait, l'on voit des actions de l'âme végétative aux corps morts, vu que les ongles et les poils croissent longtemps après la mort. Levinus Lemnius chap. 7, liv. 2 dit: *In mortuis ad tempus vis vegetatrix inest, qua crines unguisque succrescunt, humore interno suppeditante alimentum, sic stirpes fruticesque amputata, aliquot dierum spatio frondescent ac flosculos proferunt, quia superest in illis vis quædam a*

*radice prius infusa quæ dum evanuit, postea crescunt*¹. Néanmoins, cette opinion n'est pas soutenable. Tout ce qui est d'essentiel et de formel en l'homme, périt après la séparation de l'âme raisonnable, et c'est folie de croire que la même âme végétative, qui n'était que faculté de l'autre, reste au corps après la séparation de sa maîtresse ; et cette apparence d'accroissement en ces parties excrémenteuses ne conclut pas ; et bien que le poil soit comme une plante, si est-ce qu'il se flétrit, quand le corps pâtit et tombe faute de nourriture. Nous concluons donc que l'assistance de l'âme ne peut pas être la cause de cette cruentation.

Chapitre VII

*Savoir si les âmes qui retournent peuvent causer
cette effusion de sang*

Ç'a été l'opinion non seulement des Gentils, mais aussi de plusieurs Chrétiens, que les âmes séparées par la mort, pouvaient revenir dans quelque temps et paraître aux hommes. La coutume des Païens, *de*

1. Levinus Lemnius, *Les secrets miracles de nature*, *op. cit.*, p. 293 : « Bien sais-je que la force végétative demeure encore pour un temps dans les corps morts, par laquelle les cheveux & les ongles leur croissent, l'humeur qui est en la chaleur externe leur suppleant nourriture. Ainsi les plantes & les arbrisseaux coupés jettent des feuilles & des fleurs l'espace de quelques jours s'ils sont arrosés & tenus dans l'eau. Car en leurs tiges & branches y a une certaine force naturelle latente, qu'elles tiennent de leurs racines laquelle quand est défaillie & évanouie, les feuilles deviennent sèches, & les fleurs tombent. »

*Manibus evocandis*¹ en fait foi ; et l'histoire de ceux qui en rapportent plusieurs exemples le témoigne. Dans les esprits des Chrétiens, le retour des âmes est tout vérifié en l'histoire de Samuel et en la transfiguration de notre seigneur, où Moïse et Élie parurent. Et de fait ensuite quelques-uns ont écrit *De apparitionibus animarum*² et disent que cette croyance nous sert pour confirmer l'immortalité, et pour l'assurance de la résurrection, bien est vrai qu'il se faut prendre garde des abus que l'on peut introduire en l'Église sur cette matière, à quoi les évêques sont obligés de veiller diligemment. Or maintenant donnons que les âmes puissent revenir par permission de Dieu et qu'elles se trouvent présentes en l'expérience de la cruentation, elles n'ont aucun pouvoir sur le corps mort. D'ailleurs en icelui, il n'y a aucun instrument pour lui rendre service ; les esprits se sont évanouis, le corps est raidi et refroidi, les humeurs sont prises, et puis que viendrait-elle faire, demander vengeance ? C'est contre la loi de Dieu. Ce retour des âmes est une étrange matière, il est écrit, *spiritus vadens et non rediens*³. Cela était bon quand Dieu ressuscitait les morts par voie de miracle, mais c'était pour animer de nouveau les corps morts et non pas pour les assister,

1. [L'appel des mains.] Ranchin fait sans doute ici à nouveau référence à l'ouvrage de Martin del Rio, *Disquisitionum magicarum libri sex* (1599), qui s'interroge sur l'opinion commune des Païens ou des Gentils : « *quorsum illa translatitia de Manibus evocandis* ».

2. [De l'apparition des âmes.]

3. « L'esprit qui s'en va et ne revient pas », en référence au Psaume 77, 39.

ou pour se pourmener¹ autour d'eux. Il faut regarder la fin et l'intention, et se tenir dans la croyance de l'Église, sans se laisser aller à des certaines, et par trop curieuses, ou recherches, ou opinions. Que si Dieu par privilège, ou par miracle, a permis à quelques bonnes âmes de revenir en ce monde, ce n'est pas à dire que cette faveur se doive entendre sur le général.

Maintenant, avant que de venir à l'âme du meurtrier, il faut vider une difficulté pour contenter ceux qui veulent supposer que les morts peuvent paraître tels, mais qu'en effet l'âme est encore dans leurs corps ; ce qu'ils vérifient par l'exemple des suffoqués, ou par apoplexie, ou par affection de matrice, ou par submersion, et même par extatique que l'on juge morts, et après l'on les voit revenir en vies, d'autant que pour un temps l'âme se contente d'une secrète et intérieure transpiration, et par là ils veulent dire que la même chose peut arriver à ceux qui sont blessés, bien que mortellement. Mais ils se trompent, car le cas n'est pas pareil. En la suffocation, il n'y a aucune décharge, ainsi seulement un étouffement. Mais aux plaies il y a solution de continuité, pénétrante jusqu'aux parties nobles, avec grand flux de sang, faiblesse et la mort ; et de fait, ils deviennent froids, raides, et ne reviennent jamais en vie apparente, comme font les autres. Et puis en ce cas, si l'âme était dans le corps, il n'y aurait ni mort, ni miracle.

1. Se promener.

Chapitre VIII

*Savoir si l'âme du meurtrier peut être reconnue
pour cause de cette effusion de sang*

Nous avons pu voir dans les deux chapitres précédents, comme il n'y a pas grande apparence que les âmes des morts, soit qu'elles assistent leurs sujets après la séparation, soit qu'elles reviennent de l'autre monde, puissent être reconnues pour cause de cette cruentation. Maintenant il faut voir si l'âme du meurtrier en pourrait être accusée. C'est ici une question bien épineuse. Quelques-uns estiment que l'âme du meurtrier par la force de l'imagination peut causer cet effet et reconnaissent une si grande puissance en cette faculté, que non seulement au-dedans de son sujet, mais de plus au dehors elle peut faire des effets admirables. Et le bon Paracelse a été si téméraire de croire que par la force de l'imagination bien relevée, les hommes peuvent attirer, et la santé, et la science les uns des autres. Bref, ils tiennent que *imaginationi, omnia materialia obediunt*¹, suivant le dire d'Avicenne. À la vérité, ce serait une belle chose et un privilège admirable en l'homme si, par la force de l'imagination, il pouvait s'acquérir les sciences sans étude, la santé sans médecin

1. [Toutes les choses matérielles répondent à l'imagination.] Ranchin se réfère ici, directement ou indirectement, au *Liber de anima* d'Avicenne, traduit en latin dans la deuxième moitié du XIII^e siècle. Avicenne soutient que l'homme peut agir sur les choses extérieures par le seul pouvoir de son âme, ses pensées, ses rêves, ou ses souvenirs.

et sans remèdes, et faire les autres effets merveilleux, que tels esprits abandonnés de la raison s'imaginent. De cette façon, il serait aisé de croire que l'âme du meurtrier pourrait causer la cruentation qui est en dispute, puisque c'est un effet plus bas de beaucoup que les autres. Les philosophes et les médecins bien sensés ménagent bien mieux leur raison sur cette prétendue puissance de l'imagination. Ils la reconnaissent pour une action immanente dans le corps, sans qu'elle puisse agir *ad extra*; son pouvoir est limité dans cette clôture. Que si elle rend quelque témoignage étendu hors de son sujet, ce ne peut être que sur l'enfant qui se trouve dans les entrailles de la mère, vivant à ses dépens, tellement qu'étant attaché à elle, durant son séjour, il doit être tenu comme une partie d'icelle, sur laquelle la mère peut avoir quelque pouvoir du côté de l'imagination, lorsqu'elle désire quelque chose ardemment, ou qu'elle le hait. Il faut donc limiter la force de l'imagination et se tenir à l'opinion des sages et à l'expérience. De plus, quand cette faculté imaginative aurait quelque pouvoir et qu'elle pourrait agir *ad extra*, cela ne se pourrait pas faire sans l'effusion et la réception des esprits animaux; car les facultés de l'âme n'opèrent pas sans leur ministère. Or, cette émission réelle est bien difficile à croire; et je crains que cette opinion ne passe pour vision. Voici ce qu'en dit Costæus vers la fin du quatrième livre de ses *Disquisitiones Physiologiquæ*: *Cruentatio est potius opera illius qui interfecit quam de mortui, quia ex eo interfectum erumpunt maligni spiritus, qui tanquam exposcentes si quid est reliquum vitæ, quod in eo sanguinis*

*remanet, attractrice quadam vi evocant*¹. Voilà une opinion bien extravagante. Je lui demande, quand l'âme du meurtrier aurait ce pouvoir par la vertu de son imagination et de ses esprits malins, à quelle fin effectuerait-elle cette cruentation ? Serait-ce pour s'accuser et pour donner sujet aux juges d'agir contre lui ? Il n'y a pas grande apparence et de dire que le désir d'accomplir sa vengeance lui ferait attirer le reste du sang de son ennemi, c'est une faiblesse. La mort de l'ennemi suffit aux plus cruelles âmes de la terre. Une telle effusion de sang des corps morts ne peut arriver que pour accuser et punir les criminels avec les autres témoignages. Concluons donc que l'âme des meurtriers ne peut pas être reconnue pour cause de la cruentation par la force de l'imagination ; et que quand elle aurait ce pouvoir, elle l'arrêterait par le respect de sa conservation. Et en cette expérience, la conscience des prévenus leur donne assez de tourment et contient l'âme dans le déplaisir et dans la douleur, par la crainte de la vengeance, que la justice ordonne contre les meurtriers.

1. Traduction paraphrase : [La cruentation est plutôt l'œuvre de l'assassin que du mort, parce que les mauvais esprits sortent de ceux qui ont été assassinés, et ceux qui cherchent s'il y a un reste de vie, qui subsiste dans le sang, évoquent une certaine force attractive].

Chapitre IX

Savoir si le sang du mort peut causer cet effet

Puisqu'il est question d'examiner toutes les causes naturelles qui peuvent causer la cruentation prétendue, il ne faut pas oublier le sang qui est le trésor de la vie, voire l'âme, si nous en voulons demeurer aux saints textes et au dire des poètes. Dieu défend à son peuple le sang des animaux, parce que (dit le Texte) que *Eorum animæ in sanguine sunt*¹. Et pour celui de l'homme, il est écrit: *sanguis fratris tui clamat ad me*. Virgile parlant de la mort de ceux qui périssent par flux de sang dit *Purpureum vomit ille animam*². Les naturalistes reconnaissent les mœurs des animaux dans leur sang et croient qu'elles se transforment avec lui, comme si le sang des chats, des chiens, des chèvres se boit, les hommes imitent après l'usage et les mœurs de ces animaux. Et par expérience, l'on voit que l'âme ne séjourne dans le corps, qu'en tant qu'il y a du sang et qu'icelui sortant du tout, l'âme s'envole avec lui. À la vérité, nous reconnaissons en l'homme, comme aux autres animaux, la nécessité du sang pour la vie, pour la nourriture et pour

1. [Leur âme est dans le sang.] Ce passage faire référence au verset du Lévitique, 17, 14: *Anima enim omnis carnis in sanguine est* (L'âme de toute chair est dans le sang).

2. *Purpuream uomit ille animam et cum sanguine mixta uina refert morien* («il vomit un souffle rouge, rejette en mourant du vin mêlé de sang»), Virgile, *Enéide*, livre IX, v. 349-350. Texte établi et traduit par Jacques Perret, Paris, Les Belles Lettres, (1980) 1987.

la génération, et croyons que l'âme ne peut pas séjourner au corps sans sa présence. Mais pourtant nous tenons que l'âme est la forme du corps et que le sang n'est qu'une humeur nécessaire à la vie et à la conservation de l'homme. De plus, nous confessons que le sang peut avoir des qualités particulières ; mais qu'il puisse par sa vertu propre être la cause de la cruentation supposée, c'est ce que nous ne croyons pas, et la raison nous favorise ouvertement. Car après que l'âme est séparée, le sang se refroidit bellement, et se caille. Il n'y a aucun principe dans le corps mort qui le puisse éveiller pour agir ; de lui-même en l'état qu'il se trouve, il n'a aucune action, et tant qu'il souffre la pourriture sans défense. Comment est-ce donc qu'il pourrait de son mouvement, ou étant poussé de quelque autre cause imaginaire, ouvrir les plaies des morts ou les veines de leurs fronts, pour se produire. D'ailleurs il n'a pas de connaissance pour s'éveiller en la présence du meurtrier ; et de supposer ici quelque antipathie cachée, cela est ridicule, comme nous ferons voir ci-après. De dire qu'incontinent après le meurtre, le sang qui est encore chaud et bouillant de colère peut ouvrir les veines par son agitation, à cela nous disons que véritablement cela peut arriver aux plaies fraîches, et aussi accidentairement par le mouvement du corps, quand il est transporté. Mais de croire que, hors de ce temps, quand le sang est refroidi, il puisse faire causer cet effet, il n'y a pas d'apparence outre que cette effusion serait plus fréquente, qu'elle n'est pas dans l'expérience et arriverait avec détermination, si la cause naturelle (par

exemple le sang) était certaine et naturelle. Dans les corps vivants, le sang a bien des mouvements furieux et violents ; même parfois il se produit par une sueur qui est étrange et bien extraordinaire ; mais il faut qu'il soit bien subtil pour passer par les pores, vu que la nature le retient tant qu'elle peut ; et aux ébullitions nous ne voyons que des taches ou des pustules sanguines. Mais aux corps morts depuis que le sang est refroidi et privé de ses esprits, il ne fait aucun mouvement.

Chapitre X

Savoir si les esprits peuvent causer la cruentation

Les instruments les plus actifs pour le service de l'âme, tandis qu'elle anime le corps, ce sont les esprits, parce qu'outre la subtilité, ils ont la chaleur. Les naturels sont les plus matériels, parce que ce ne sont que les vapeurs du sang, et Galien a peine de les reconnaître. Mais pour les vitaux, qui s'engendrent au cœur, pour servir aux fonctions vitales, et les animaux qui sont produits au cerveau, pour les fonctions du sentiment, du mouvement et de la raison, ils sont d'autres natures. Or, le service de ces esprits est de telle conséquence que l'âme ne peut faire aucune action, sans leur assistance, et même les forces du corps dépendent de leur présence. Cela supposé, nous pouvons venir à la question, savoir est comment ils pourraient causer cette effusion de sang. Ceux qui veulent soutenir l'affirmative, supposent

une extravagance ; car ils disent que dans le combat, les âmes des combattants envoient et reçoivent les esprits échauffés de colère et d'un désir de vengeance, si bien que les deux corps en demeurent garnis ; et le mort garde les siens comme aussi le meurtrier, jusqu'à la présentation, que ceux du mort désirant sortir pour retourner à leur source ouvrent la plaie et causent l'effusion du sang ; et ceux du meurtrier retournent au corps mort et aident par accident à la sortie du sang. Voilà certes une supposition que je trouve bien ridicule. Premièrement, c'est une pure folie de croire que les esprits sont envoyés hors du corps et qu'ils sortent par le moyen de la colère, du côté de la respiration ou des yeux par le regard. Les philosophes et les médecins sont d'accord que la vue ne se parfait que par une émission radieuse, mais ils n'avouent pas que les esprits animaux, qui sont matériels bien que subtils, sortent pour revenir. La réception des espèces se fait sans que tels porteurs soient nécessaires. L'on peut regarder son ennemi en colère et avoir les yeux flamboyants, néanmoins la sortie et le retour des esprits seraient un commerce bien extraordinaire, et ceux qui ont voulu soutenir leur émission réelle ont été toujours condamnés. Et pour les esprits vitaux, de croire qu'ils sortent par la bouche, au temps de l'expiration, et qu'ils sont reçus par l'ennemi au temps de l'inspiration, pour y être gardés, jusqu'au jour de l'expérience qui se pourra faire dans quinze jours après, comme il est arrivé par le rapport du jurisconsulte Boerius, cela me semble incroyable. Les médecins tiennent que rien ne sort du cœur par l'expiration que l'air et

les vapeurs fuligineuses, car pour les esprits vitaux ils demeurent enfermés dans les artères. Et de s'imaginer que les esprits sortis dans le combat et reçus mutuellement puissent séjourner dans le vivant et dans le mort, jusqu'à la présentation, c'est une vision bien extravagante. Outre que souvent le meurtre se commet sans combat et sans colère, comme quand les voleurs tuent les passants pour avoir leur argent, ou quand de nuit un ennemi tuera son homme de guet à pan, sans être connu. Finalement, qui ne sait qu'après la mort d'un homme, les esprits s'exhalent, le sang se refroidit et le corps se raidit? Si bien que c'est une folie de croire que les esprits patientent là, jusqu'à ce qu'on les vienne éveiller par l'accaration¹. J'ai encore oublié ce raisonnement, qui est tel: si les esprits séparés de l'âme étaient la cause de cette effusion, ce serait ou de leur mouvement propre et naturel, ou bien ils seraient comme instruments du corps, duquel ils sont sortis. De dire qu'ils peuvent rendre cet effet de leur propre puissance, personne ne le confessera, vu que ce sont les instruments de l'âme dans le corps seulement, car hors d'icelui

1. Ou «accariation», «accarement». Cette pratique croise de près la pratique de la cruentation, sans s'y confondre. «ACCAREMENT & ACCARIATION. Ces mots, suivant plusieurs auteurs sont d'usage en Languedoc & dans plusieurs autres provinces méridionales, pour désigner la *confrontation* en général. D'autres prétendent, au contraire, qu'on ne doit entendre par *Accarement* ou *Accariation* que cette espèce de confrontation qui a lieu entre un *accusé* & ses *coaccusés*, & que quelques praticiens ont appelée *affrontation*» (*Supplément au Répertoire universel et raisonné de jurisprudence civile, criminelle, canonique et bénéficiale*, édité par J.-S. Guyot, t. 1, Paris, Visse, 1786).

ils se dissipent et ne lui peuvent pas servir. D'avouer qu'ils agissent sous la direction de l'âme et du corps d'où ils sont sortis, ce serait un blasphème en médecine. Et puis comment veulent-ils que l'on croie leur retour; est-ce que l'âme les attire ou s'ils y accourent de leur mouvement? Et comment est-ce, que les esprits du mort qui se trouveront dans le corps du meurtrier retourneront à leur sujet s'il est mort? Concluons donc que cette opinion n'est qu'une pure vision.

Chapitre XI

Savoir si l'on doit reconnaître la sympathie, ou l'antipathie, pour cause de cette cruentation

C'est l'ordinaire des philosophes, médecins et autres curieux, quand ils ne savent pas rendre raison des effets naturels, de recourir aux vertus et propriétés occultes, ou bien aux sympathies et antipathies, et croient que ce serait une faiblesse honteuse et qui témoignerait une lourde ignorance, si l'on prononçait ce beau mot, *nescio*¹, que le docte Scaliger² donne de bonne grâce. Les jurisconsultes ont une belle loi qui dit: *Non omnium quæ a maioribus nostris tradita fuerunt, ratio reddi potest*³. Pourquoi ne confessa-t-on pas la même chose sur

1. [J'ignore.]

2. Joseph Juste Scaliger, grand érudit français du XVI^e siècle, considéré comme le créateur de la science chronologique.

3. [On ne peut pas rendre raison de tout ce qui fut transmis par nos ancêtres.]

plusieurs effets naturels, desquels nous pouvons ignorer les causes. Ce n'est pas à dire qui ne faille reconnaître les sympathies et antipathies avec les propriétés occultes, mais il faut admettre en certains cas avec discrétion, et non partout, pour couvrir notre ignorance. Passons outre et voyons si cette sympathie et antipathie peut être reconnue pour la cause principale de cette effusion de sang. Levinus Lemnius, au chapitre 4 du livre *De occulta naturae miracula*¹, philosophe diversement sur cette matière et conclut, après avoir proposé quelques opinions douteuses, que la sympathie est cause que les amis saignent du nez, voyant les corps morts qu'ils aimaient auparavant (ce que je ne crois pas et en demande l'expérience), et que le meurtrier par antipathie, encore que les plaies du mort soient bouchées, attire le sang qui reste pour assouvir sa vengeance. Tout ce raisonnement me semble ridicule, car il faut croire que le coupable, étant persécuté de la conscience et se trouvant dans l'appréhension de la justice, est plus attentif à son salut qu'à la vengeance. Martinus del Rio, en son premier livre, chapitre 3, question 4, de ses *Disquisitiones magiques*, semble être de cette opinion. Car après le miracle et le cas fortuit du mouvement du corps mort, il ne reconnaît aucune cause plus considérable en la nature, que l'antipathie des meurtriers avec les morts. *Antipathia* (dit-il) *ex vehementi odio occisi in occisorem, est causa cruentationis, quia occisor impressit corpori qualitatem latentem et*

1. Voir la note 6, p. 33.

*arcanam, cum cadavere permanentem*¹. Voilà une étrange philosophie, d'avouer que l'homme puisse imprimer des antipathies que l'on croit être naturelles et dépendre de la forme spécifique. D'ailleurs, il fait agir le mort par haine avec connaissance. Mais venons au raisonnement. Toute antipathie suppose contrariété, persécution et destruction ; au contraire la sympathie, amitié, attraction et plaisir en la jouissance. Or, en cette expérience, il semble qu'il y a de la sympathie, s'il y a attraction mutuelle des esprits envoyés et reçus, laquelle toutefois nous avons réfuté ci-dessus. Et pour l'antipathie, c'est une vertu occulte dépendant de la forme substantielle. Celle de l'homme n'est plus un homme mort, et les dispositions y manquent, de donner cette propriété à la forme du *cadaver*, ce serait une extravagance. Entre les querellants, c'est une inimitié accidentaire, accompagnée de colère et d'un désir de vengeance, sans antipathie ; car auparavant ils pouvaient avoir été amis ; et les voleurs tuent les hommes pour avoir leur argent sans aucune antipathie. En l'Amérique, les hommes s'entremangent pour se nourrir ; après, cette antipathie doit être logée ou au sang, ou aux parties ; au sang, il n'y en a pas, puisque l'on peut mêler le sang et du mort et du meurtrier, sans aucune apparence de résistance. D'ailleurs, le sang dénué de sa chaleur et de ses esprits n'a plus d'action

1. [L'antipathie vient d'une haine violente du mort envers le meurtrier, parce que le meurtrier imprime dans le corps une qualité latente et cachée, qui perdure avec le cadavre.]

et s'en va à la pourriture. Les parties sont privées de leur tempérament naturel. Enfin, les corps morts sont quittes de toutes les actions qu'ils faisaient, l'âme étant présente et maîtresse. Il y a des propriétés matérielles qui restent aux plantes mortes, comme la faculté purgative en la racine de la rhubarbe, à l'agaric, et aux autres purgatifs. Il n'en est pas de même des corps humains étant morts. Durant leur vie, il y a des amitiés et des inimitiés mutuelles, desquelles les unes sont accidentaires, acquises par fréquentation, et les autres naturelles, comme l'expérience le fait connaître à la première rencontre de certaines personnes que l'on aime, ou que l'on hait d'abord sans aucun sujet. C'est un certain air du visage qui nous rend agréables ou désagréables, lequel parfois n'a pas suite en la société. Mais après la mort, toutes ces affections meurent à l'instant, et après ou tard avec le temps, dans l'âme de ceux qui restent. Venons aux autres causes naturelles.

Chapitre XII

Savoir s'il y a quelque cause externe, comme quelque médicament, qui puisse causer la cruentation par voie d'attraction

C'est ici à mon avis la dernière cause externe que l'on peut présenter sur l'effet supposé car, pour le mouvement du corps mort, étant sensible et apparent, il ne mérite pas d'être mis en dispute ; mais sur les médicaments, il y a de quoi s'exercer. Car s'il se trouve en la nature des simples qui aient la vertu d'attirer le

sang, non seulement des corps vivants, mais aussi des corps morts, voire de leurs viscères séparés du corps, l'on pourra aisément inférer de là que tels médicaments pourront être la cause de cette cruentation. Or, que cela soit, il ne faut que voir Galien au livre 4, *De Purgantium medic. facult.*¹, là où il parle des médicaments hémagogues², qui purgent le sang par attraction, et apporte l'histoire d'un paysan lequel, allant de la ville aux champs portant un foie de pourceau et l'ayant laissé sur des herbes, pour aller décharger son ventre, revenant il trouva son foie comme fondu et ruisselant de sang, qui allait vers une herbe voisine, qu'il remarqua pour s'en servir au préjudice de ses ennemis ; de quoi il fut puni par la justice. Cette vertu ne doit pas être disputée car, puisqu'il y a des remèdes qui arrêtent le sang dans le corps et l'empêchent de sortir, même par l'ouverture des veines et par les plaies, il y en peut avoir d'autres qui l'attirent : *Juxta illud Philosophi, Dato uno contrariorum in rerum natura, datur et alternum*³. L'histoire de cet Indien est remarquable sur ce sujet, lequel ayant reçu cinquante plaies en sa personne, qui lui ôtèrent la vie, il ne versa pourtant aucune goutte de sang ; si bien que les assistants étonnés de cela, s'informant des amis du mort, apprirent que la cause de cette suppression de

1. Galien, *De purgantium medicamentorum facultate. De his quois purgare oporteat, quibusque medicamentis, et quo tempore*, trad. par Johannes Polltus, Paris, Chrétien Wechel, 1544.

2. Qui favorisent un afflux sanguin.

3. Traduction paraphrase. [Selon ce philosophe, les contraires dans la nature des choses alternent et se balancent réciproquement.]

sang, c'était un certain os de poisson que cette personne avait accoutumé de porter, si bien que lui étant ôté, le sang commença à ruisseler de toutes les plaies. Puis donc qu'il y a des remèdes externes et internes, comme le jaspe, le *Sal prunellæ*¹, et autres astringents qui arrêtent le sang, et l'empêchent de sortir, ce que l'on expérimente en la cure des blessures et des hémorragies. Il faut croire aussi qu'il y en peut avoir d'autres qui l'appellent, et par conséquent, cette effusion peut arriver par la vertu de quelque cause naturelle. Néanmoins, il semble que c'est en vain que l'on veut recourir à la vertu de ces médicaments ou herbes attractives, vu que l'on place le mort tout nu sur le dos en une place publique, là où il n'y a aucune herbe, ni aucune drogue. D'ailleurs, le juge et les intéressés veillent à ce qu'il n'y ait aucune personne soupçonnée de sorcellerie, ou chargée de quelque remède. Il est maintenant question de venir à la conclusion.

1. «Le *jaspe* possède des propriétés différentes, suivant sa couleur. Le rouge arrête les hémorragies : encore faut-il le choisir d'un rouge de sang, "sans le mélange d'aucune autre couleur". Le vert guérit l'épilepsie, mais s'il est barré d'une ligne blanche et renferme quelques parcelles rouges, il ne sert plus qu'à préserver des venins.» De plus, cette pierre «passait autrefois pour être secourable aux femmes en couche». Augustin Cabanès, *Remèdes d'autrefois : comment se soignaient nos pères*, Paris, A. Maloine, 1910, p. 206.

Chapitre XIII

Contenant la conclusion de ce Traité

Nous avons proposé ci-dessus toutes les opinions de ceux qui ont écrit sur cette matière et avons rapporté les raisons desquelles ils se servent en cette dispute. Maintenant, il est temps de venir à la conclusion et de dire franchement notre pensée. En premier lieu, je reconnais le miracle quand le sang des morts demande vengeance à Dieu, lorsque les coupables sont ignorés par la justice ; et confesse la puissance et la grâce du Ciel tout ensemble en cette expérience. Bien est vrai que je l'admire davantage en trois cas. Le premier est quand la cruentation paraît après quelques jours, que les corps sont du tout refroidis, raidis et qu'il n'y a aucune apparence que la chaleur ou les esprits puissent opérer en cette action, comme l'on suppose incontinent après le meurtre, ou quelques heures après, et particulièrement si les plaies sont fermées et bandées. Le second est quand l'on a gardé quelque membre où était la blessure, après l'avoir séparé du corps, pour le faire sécher au four, et qu'il saigne trois, quatre mois, un an ou plus après, étant présenté au meurtrier, car pour lors il n'y a pas moyen de recourir aux causes naturelles. Le troisième est quand les habits sanglants du mort, gardés longtemps, saignent étant présentés aux coupables, comme l'on a expérimenté autrefois. Voilà les trois cas. Après je veux croire que le mouvement et le transport du corps fraîchement tué peut

émouvoir les humeurs pleines encore de chaleur et d'esprits, et être cause ensuite de la cruentation sur l'ouverture des plaies ; mais cette cruentation étant accidentaire ne signifie rien. Pour les démons et les sorciers, si Dieu leur permet, je ne doute pas qu'ils ne puissent agir dans cette expérience ; mais pourtant l'intervention du magistrat, qui n'admet en cette action que les personnes nécessaires et non suspectes, peut empêcher leur pouvoir. Et quant aux âmes des morts, il les faut laisser au repos après la séparation, suivant ce que nous avons dit contre leur assistance et leur retour. L'âme du meurtrier semble bien plus considérable parce qu'elle est agissante dans un sujet vivant ; et néanmoins je ne crois pas que, ou par la force de l'imagination, ou par le commerce des esprits, elle puisse être la cause de cette effusion de sang. Et pour les sympathies et antipathies, je désavoue leur pouvoir en cette action, comme n'en reconnaissant aucune entre le mort et le meurtrier vivant. Restent les médicaments attractifs, qui peuvent avoir leur effet sur les corps vivants, mais l'on ne les emploie pas en cette expérience. Je pense bien pourtant que si les chirurgiens mettaient des médicaments fort attractifs dans les plaies récentes des morts, et qu'ils les bandassent, qu'en les ôtant au temps de la présentation du meurtrier, cela pourrait faciliter la cruentation. Venons maintenant à la résolution de deux problèmes qui servent à l'éclaircissement de cette matière.

PREMIER PROBLÈME

Pourquoi est-ce que le criminel ne saigne pas plutôt que le mort en cette expérience.

RÉPONSE

Ce problème est difficile à résoudre parce qu'il semble que le meurtrier devrait plutôt saigner du nez que non pas le mort des plaies, pour deux raisons. La première est, d'autant que l'âme s'émeut en cette présentation, les humeurs se troublent et courent, et les esprits s'éveillent. Le mort au contraire n'a aucun sentiment, ni mouvement, ni connaissance ; l'âme n'y est plus, la chaleur est résolue, les humeurs refroidies et les esprits éteints ou dissipés. La seconde est que dans la cérémonie, le meurtrier regarde le mort, l'appelle et lui parle. Or cela ne se peut pas faire, que toute la nature ne pâtisce, outre la persécution de la conscience, car tantôt ils rougissent, tantôt ils pâlisent, tantôt ils tremblent. Si bien qu'en ce trouble de l'âme, des humeurs et des esprits, la saignée du nez pourrait arriver facilement ; et de fait par expérience, dans un grand sentiment des passions, comme dans une soudaine consternation l'on saigne du nez. La nature en certaines maladies cause bien des sueurs de sang, comme remarque Schenckius au 6^e livre de ses *Observations*¹. Pourquoi ne pourra-t-elle pas, en sa force et dans la

1. Voir la note 2, p 34.

santé, décharger son cœur dans cette commotion. Et même l'on peut dire que, si le criminel est dans la peur et dans l'appréhension, la saignée du nez pourrait arriver par relaxation des veines. Néanmoins, cela n'arrive pas d'autant que l'accusé se contient et tâche de faire bonne mine devant le juge, afin d'illuder¹ l'action. Mais Dieu, pour découvrir son meurtre et pour donner sujet à la justice de le punir, cause la cruentation, afin que le sang du mort soit vengé.

SECOND PROBLÈME

Pourquoi est-ce que cette cruentation n'arrive pas toujours devant les coupables ?

RÉPONSE

Bien que cette cruentation soit souvent arrivée par voie de miracle, lorsque la puissance de Dieu intervenant le sang innocent des morts, non pas par sa voix mais par voie de cause, comme disent quelques théologiens, a demandé vengeance à la justice divine, néanmoins elle ne paraît pas toujours dans les expériences qui en ont été faites, ou qui se font assez souvent. La raison est que Dieu ne s'accommode pas toujours à nos désirs. Il manifeste son pouvoir quand il lui plaît, et les miracles que sa bonté nous fait voir quelquefois par grâce ne sont pas ordinaires. Il faut admirer sa

1. Éluder.

Providence en ces effets, sans le vouloir obliger à nos jugements débauchés, ni aux conséquences de nos fantaisies, et fléchir sous le bon plaisir de sa toute-puissance.

Fin
du Traité de la cruentation



TRAITÉ
DES MALADIES ET ACCIDENTS
QUI RESTENT APRÈS LA GÉHENNE,
OU TORTURE
ET ESTRAPADE¹ DES CRIMINELS.

1. Un supplice, originellement utilisé dans l'armée et la marine, qui consistait à suspendre le corps à un mât ou un bûcher et le laisser tomber brusquement.

Préface

La curiosité que les esprits emploient, à la recherche et à l'éclaircissement des matières difficiles, utiles, ou nouvelles, donne du contentement, de l'honneur, et de la louange, à ceux qui par leur étude inventent et produisent quelque sujet digne des yeux ou des oreilles du public, et qui peut être utile ou nécessaire à plusieurs particuliers. C'est ce désir qui m'a poussé à produire ce nouveau traité des maladies et des accidents qui restent aux prévenus ou criminels, après les tourments que la justice leur fait souffrir. Et bien qu'il semble que ce sujet soit inutile, à cause que les criminels méritent encore de plus grandes peines, néanmoins je ferai voir ci-après son utilité et sa nécessité. Or, afin de la pouvoir commencer, poursuivre et conclure avec ordre, je diviserai ce mien traité en deux sections. En la première, je discuterai sur l'institution et sur les différences des géhennes et questions¹, des tortures et estrapades ; et de plus, j'examinerai quelques questions curieuses, qui appartiennent à ce sujet. Et en la seconde, je proposerai non seulement les maladies et les accidents, qui restent à ceux qui souffrent ces tourments, comme sont

1. Du latin *quæstio*, « recherche », ce terme signifie dans la langue juridique « enquête, interrogatoire », et plus spécifiquement « enquête avec torture » (*Trésor de la langue française*, des XIX^e et XX^e siècles : <http://www.atilf.fr/tlfi>, désormais *TLF*).

syncopes, douleurs, extensions de nerfs, luxations, séparation entière des doigts, piqûres de nerfs, contusions, et semblables. Mais encore je traiterai les moyens et présenterai les remèdes pour les guérir.

PREMIÈRE SECTION
DE L'INSTITUTION DE LA GÉHENNE,
QUESTIONS, OU TORTURE

Chapitre I

Si les méchants se contenaient dans l'appréhension de la géhenne, des tourments et d'une infamie, que la justice leur a destinés, comme les bons se maintiennent dans l'intégrité, sous le seul amour de la vertu, les bourreaux, les géhennes, et les supplices seraient comme inutiles ; mais il y en a de si monstrueux, et de si abominables, soit par inclination naturelle et mauvaise nourriture, soit par l'exemple et par la contagion des mal-vivants, qu'ils aiment mieux s'abandonner aux meurtres, violements, larcins, trahisons, faussetés, brûlements, empoisonnements, et semblables crimes capitaux, et ce pour se venger, ou pour butiner, ou pour quelque autre méchant dessein, sans aucune crainte de la justice, que non pas de vivre doucement sous les lois de la société politique. Or, d'autant qu'en la prévention des criminels, la vérité demeure souvent cachée, sous les présomptions, indices et apparences, les anciens législateurs Grecs, Romains et autres ont introduit la question, la géhenne ou torture, afin de savoir ce qui en est, par la propre bouche de ceux qui endurent les tourments. Ce n'est pas pourtant qu'elle

ne s'ordonne quelquefois après le jugement de la mort, les preuves tenant, pour savoir les complices. Mais ordinairement c'est pour la confession des prévenus. On l'appelle *question*, parce que les commissaires interrogent toujours les criminels avant, durant, et après les tourments, en leur demandant la vérité du crime, duquel ils sont accusés. Après, *géhénne*, parce que c'est un enfer institué pour l'horreur et pour le martyre des méchants; et *torture*, à *distentione et contortione membrorum*¹. Mais outre cette géhenne, il y a d'autres tourments, qui servent de peine, et non pas de torture, bien que les condamnés souffrent grandement, comme l'estrapade et la flagellation. Maintenant avant que de passer plus outre aux différences des géhénnes, il faut savoir si la connaissance de cette matière, peut appartenir au chirurgien, et comment.

*À savoir et comment la connaissance de la géhenne
ou torture peut appartenir aux chirurgiens.*

Plusieurs pourraient douter, savoir si la connaissance de ce sujet que nous traitons, appartient aux chirurgiens. 1^o Parce que les médecins et chirurgiens n'en ont pas traité. 2^o Parce que les méchants ne semblent pas mériter cette grâce, étant ou réservés à la mort et au martyre, ou indignes de secours, à cause de leur méchante vie. Mais il y a trois choses qui persuadent le contraire. La première, la charité chrétienne, car

1. [De la distorsion et de la contorsion des membres.]

bien que les méchants méritent les peines qu'ils souffrent, néanmoins nous ne les devons pas laisser dans le désespoir, afin que leur âme se sauve. La seconde, l'obéissance aux lois, vu qu'elle oblige les commissaires à appeler les chirurgiens après les tourments, afin de donner soulagement aux patients et de remédier à leurs maux. La troisième, c'est parce que les gens de bien et les innocents peuvent parfois être condamnés à souffrir la géhenne sous quelques indices. Et finalement d'autant que plusieurs demeurent sauvés, ou par vraie innocence, ou par souffrance de la géhenne sans confession ; tellement que cette matière demeure utile et nécessaire. Et bien que nos anciens n'aient pas traité de cette matière, il ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse être utile, vu qu'ils ne peuvent pas avoir tout connu. Néanmoins savent-ils que les douleurs extensives des nerfs arrachés des membres, sont accidents desquels la connaissance et la pratique appartiennent aux chirurgiens.

Chapitre II

De la géhenne, ou question, et torture, et de ses différences

L'institution de la géhenne peut avoir deux fins. La première est de savoir ou la vérité des crimes par la force des tourments, ou les complices. L'autre est pour servir de peine si la vérité demeure cachée dans les apparences et que les criminels ne confessent rien. Or, tels tourments s'appellent tantôt *question*, tantôt *géhenne*, tantôt *torture*. Messieurs les jurisconsultes reconnaissent

trois degrés de géhenne. Les trois premiers ne servent que de menace : savoir est la proposition d'icelle, la conduite, ou le port sur le lieu, et l'application, après le dépouillement sans tourment. Les deux autres, avec tourment, sont l'élévation et l'extension par degré de tours, ou boutons. Quant aux différences des géhennes, il en faut reconnaître de plusieurs façons, soit par les anciens et les modernes, soit par les chrétiens, et les barbares ; desquelles la distinction est nécessaire, d'autant que chaque géhenne a ses accidents particuliers, bien que toutes soient accompagnées de douleurs et de martyre. Nous en supposerons de deux façons, savoir est des générales, qui tourmentent tout le corps, et des particulières qui martyrisent certaines parties. Les générales sont comme l'extension grande et violente des corps avec des cordages, soit en haut avec une grosse pierre qu'il faut élever, soit en long sur un banc, là où les patients souffrent des douleurs incroyables, avec des luxations et arrachement des doigts quelquefois. Le tourment par veille est aussi fâcheux, mais il n'a pas besoin du service des chirurgiens. Les particuliers sont la serviette avec l'eau, donnée par force quasi jusqu'à la suffocation, la compresse des mains avec les osselets, la faim par subtraction d'aliments, poires d'angoisse¹, et semblables, desquelles je traiterai dans la seconde section, afin de guérir les accidents qu'elles causent. Maintenant pour conclusion de ce petit discours général, j'examinerai la question suivante.

1. Instrument de torture.

*À savoir si par art magique, ou par remèdes naturels,
l'on peut rendre les criminels insensibles aux tourments*

Cette question est grandement importante, et qui mérite d'être examinée sérieusement. D'un côté, il semble que l'affirmative n'est pas croyable, tant à raison de la violence des tourments qui semblent mépriser la vertu et l'effet des remèdes naturels ; qu'à cause des démons, qui ne demandent que la ruine des criminels ; et d'ailleurs qu'en vain les juges introduiraient la géhenne. Car si la décision en est affirmative, il semble que les juges ne doivent pas condamner les prévenus à la géhenne, vu que ce serait plutôt un expédient pour sauver les criminels, que non pas pour savoir la vérité. Néanmoins l'événement semble confirmer cette opinion, avec l'autorité des plus grands philosophes, médecins et théologiens. L'on appelle cela *le maléfice de taciturnité*¹, qui est causé avec un médicament fait du cœur d'un enfant non baptisé et meurtri violem-

1. Lorsque l'accusé, notamment dans les procès de sorcellerie, est rendu résistant ou insensible, par une force diabolique, à la violence des supplices. Expression mentionnée déjà à la fin du xve siècle par Henry Institoris et Jacques Sprenger, *Le Marteau des Sorcières* [*Malleus Maleficarum*, 1486], traduit du latin par Amand Danet, Grenoble, Jérôme Millon, 2017 (1^{re} édition 1990). Pour un contexte plus proche de Ranchin, voir l'ouvrage du théologien allemand Friedrich von Spee, *Advis aux criminalistes sur les abus qui se glissent dans les procès de sorcellerie* [1631], traduit du latin en français par F. B. de Velledor, Lyon, Claude Prost, 1660, spéc. p. 127-139. Voir Nicole Jacques-Chaquin, «Le maléfice de taciturnité. Esquisse d'une étude du mythe de la sorcière», *Des Mythes, Cahiers de Fontenay*, 9-10, 1978, p. 137-169.

ment, séché, et converti en poudre, puis jeté dans les cheveux et par le corps du patient. Pour moi je pense que l'effet du silence dépend plutôt de l'artifice du diable, que de la vertu de ce remède, et pense qu'il peut causer cet effet en deux façons : savoir est, ou en ôtant le sentiment par des médicaments soporifères, ou en arrêtant la parole, bien qu'ils sentent ; ou bien par un courage obstiné et endurci ; ou bien en soulevant le poids et soutenant le corps au bandage et à l'extension, et par autres voies qui nous peuvent être cachées, comme en empêchant l'ouïe, afin que les interrogatoires des juges ne soient pas ouïs, ou en liant les organes de la parole, ou par billets enchantés, etc. Et ne faut pas pour cela condamner les géhennes comme inutiles, parce que les juges peuvent empêcher l'effet de tels artifices ; et de fait ils ont des cautèles¹ et précautions infailibles, comme d'ôter tous les habits, raser le poil de la tête, de la barbe, et des parties honteuses.

1. Prudence.

SECONDE SECTION

Après avoir traité en général de l'institution de la géhenne, et de ses différences, l'ordre par nous proposé nous oblige de venir à la curation des maladies particulières et des accidents qui accompagnent, ou qui restent après les grands tourments. Je commencerai par ceux que la torture extensive du corps soit droitement, soit en long, produit et qui sont véritablement importuns, voire dangereux ; par exemple, les faiblesses et syncopes, les douleurs insupportables, à cause de l'extrême extension des parties nerveuses. Les luxations et déboitures des os, complètes et incomplètes ; les extirpations ou arrachements des doigts des pieds ou des mains ; les convulsions, veilles et fièvre, qui peuvent suivre les vomissements, et semblables. C'est donc à nous maintenant de montrer aux chirurgiens les moyens et les remèdes qu'il faut employer pour donner soulagement à ces misérables après la géhenne.

Chapitre I

De la faiblesse du cœur, et syncope

Il est difficile, pour si robuste que puisse être le patient, qu'il ne tombe en faiblesse ou en syncope après la géhenne, voire durant icelle, tant à raison des douleurs extrêmes, qu'à cause de la résolution des esprits et de la chaleur naturelle. Quand cela arrive, il

faut promptement descendre le patient, si c'est durant la question, afin qu'il ne meure, et lui donner ou du vin, ou de l'eau céleste, impériale, ou de vie, jusqu'à ce que, ayant repris ses esprits, l'on le puisse loger en quelque lieu commode, sans le remettre de ce jour-là à la géhenne, si ce n'est au cas que l'on reconnût quelque artifice en lui, pour retarder et délayer les tourments ; que si cela arrive après la géhenne, on le pourra secourir avec les mêmes remèdes en lieu commode, en donnant ordre aux autres accidents.

Chapitre II

Des luxations ou déboitures

Les luxations sont fréquentes et quasi ordinaires à ceux qui souffrent les tourments de la géhenne, et ce à raison des extensions violentes des muscles et des tendons, particulièrement celles des épaules et des doigts des pieds et des mains, qui s'aboutissent aux jointures des os et qui maintiennent leurs articulations. La remise de telles luxations est fâcheuse et grandement douloureuse à cause des partis endoléanties¹. Néanmoins, il faut remettre les os en leurs places, le plus doucement que faire se peut, en appliquant par après des remèdes anodins, et puis ceux qui fortifient les jointures. Donc l'on appliquera une estoupe faite avec l'huile rosat battue avec deux blancs d'œufs et de

1. Blessés.

poudre de roses, de myrtilles, de fleurs d'hypéricon avec le bol. Après cela l'on pourra fomentier la partie avec une décoction d'althéa¹, de roses, de myrtilles, de fleurs de *tapsus barbatus*², sambuc, de sauge, de romarin, hypéricon, de stâchas³, et employer quelque huile nerval⁴, comme le laurin⁵, de myrtilles, rosat. Finalement l'on se pourra servir de l'emplâtre *contra rupturam*⁶ et semblables, jusqu'à ce que la partie soit fortifiée.

Chapitre III

Des douleurs violentes causées par l'extension des parties nerveuses

Les douleurs que les pauvres criminels souffrent se doivent considérer en deux temps, savoir est ou durant ou après la géhenne. Durant la géhenne notre service est inutile, parce que les tourments sont nécessaires pour apprendre la vérité des crimes ; et de plus après la

1. La guimauve.

2. *Verbascum*, ou la molène.

3. Selon le *Dictionnaire ou traité universel des drogues simples* (4^e éd., Rotterdam, Jean Hofhout, 1727) de Nicolas Lémery, le *stachas* est «atténuante, détersive, apéritive, céphalique, hystérique; elle fortifie le cerveau, elle excite l'urine & les mois aux femmes, elle résiste au venin, elle dissipe la mélancolie, on s'en sert intérieurement & extérieurement» (p. 523).

4. Nerveux ou nervin; une huile qui agit sur le système nerveux.

5. Ou laurine, produit à partir des fruits du laurier.

6. Emplâtre utilisé dans les hernies.

géhénne, il faut distinguer, car s'ils sont condamnés à la mort, les preuves tenants, la chirurgie n'est pas nécessaire ; mais si l'on suspend la condamnation, ou que l'on relâche ces patients, comme innocents, pour lors le service des chirurgiens sera utile et grandement agréable aux patients. Venons donc au point, nous supposerons que les douleurs dépendent des extensions violentes, que les prévenus ont souffertes, particulièrement aux os des mains et des pieds, si bien que ces parties sont si fort endoleanties, qu'elles ne peuvent pas souffrir seulement l'attouchement, à raison de la grande subtilité des nerfs et des tendons. Le corps en général est bien travaillé, mais c'est en ces parties que les douleurs sont le plus sensibles.

Or pour donner soulagement aux pauvres languissants, il les faut situer en un lieu commode, comme dans un lit aisé et après avoir ordonné un régime convenable, recourir aux remèdes anodins, soit huiles, soit fomentations¹ et liniments², soit autres, jusqu'à ce que, les douleurs assoupies et les jointures fortifiées,

1. Un remède fait de « décoction d'herbes émollientes & rafraîchissantes, pour amollir les duretés du bas ventre, ou de liqueurs astringentes, pour fortifier & resserrer les fibres » (*Supplément au Dictionnaire économique* de Noël Chomel, Commercys, Henry Thomas et Cie, 1741).

2. « Remède topique, onctueux de consistance moyenne entre l'huile & l'onguent, composé de cire, de graisse, d'huile, d'onguents, de pulpes, de sucs, d'esprits, de sels volatils, destiné pour adoucir, ramollir, résoudre, calmer, pour dissiper les humeurs & fortifier les nerfs » (*Dictionnaire de chirurgie* de Levacher de la Feutrier, Moysant et La Macellerie, Paris, Lacombe, 1767).

l'on puisse avoir recours à un bain nerval. Quant aux huiles, nous avons le rosat, celui de sambuc, d'hypéricon, qui sont propres pour en frotter les parties doucement; aucuns approuvent d'appliquer quelque peau de mouton chaude aux pieds et aux mains, avec la poudre de roses, de myrtilles, et les fleurs d'hypéricon, du bouillon-blanc, et d'absinthe; ou bien avec un linge chaud, après avoir oint avec l'huile rosat, et de myrtilles.

De plus les fomentations et les onguents serviront.

R. Altheæ, M. ij. organ. M. j. rosar. rubr. flor. sambuci, taps. barb. millefol. an. P. j. myrtillor. ℥. β. Decoquantur in æqua & vino, addito oleo rosat. pro fotu partium dolentium.

R. Olei rosat. omphac. & sambuc. & hypericon. an. quart. j. vini albi, ℔. β. lapid. Alabradi ℔. j. flor. rosar. millefol. sambuc. Hypericon. Chamæmel. an. P. ij. succi utriusque maluæ, & consolidæ maioris an. ℥. ij. coquantur ad vini & succi consumptionem, addendo albumina ovorum, xij. agitando per horas 8. cum pistillo in mortario calido, & per pannum lineum fiat fortissima expressio, addendo in colatura ℥. iiij. ceræ novæ : Fiat inde unguentum¹.

Balneum

R. Radio. Ireos, altheæ, symph. an. ℥. ij. folior. maluæ utriusque, salviæ, majoran. an. M. ij. sem. lini, fœnug. an. ℥. j.

1. Dans ses textes sur les courriers et la géhenne, Ranchin propose de nombreux remèdes pharmaceutiques, selon les différentes maladies qu'il aborde. Nous reproduisons ces recettes, telles qu'elles paraissent dans ces textes, en latin et avec les abréviations courantes de son époque. Les symboles, comme ℥ (scrupule), ℥ (dragme), ℥ (once), β (demie mesure), ℔ (livre), ainsi que M (de *manipule*, poignée) et P (de *pugillum*, pincée), se réfèrent aux mesures utilisées par les apothicaires.

β. amygdal. dulcium contusar. ℥. ij. flor, Chamæm. Hyper. sambuc. rosar. millefolij, meliloti, an. P. ij. styracis calamit. ℥. β. Decoquantur in aqua & vino, pro balneo.

Chapitre IV

De l'extirpation des doigts des mains et des pieds

La violence de la géhenne est parfois si grande, lorsque les juges poussés par les conjectures et par les faibles témoignages des crimes prétendus, ou par le désir de savoir les complices, ordonnent la continuation et le rehaussement des boutons¹, que les doigts des mains et des pieds non seulement sortent de leurs boîtes et jointures, à raison de l'extension extrême, mais aussi ils s'arrachent du corps et se séparent entièrement, avec des douleurs intolérables et d'autres accidents cruels et dangereux, car les veines et les artères étant séparées, avec les tendons, les ligaments, et les nerfs, le flux de sang et les convulsions s'en ensuivent, avec des faiblesses dangereuses. Si bien, qu'en même temps il faut que les médecins et les chirurgiens remédient à tous ces fâcheux accidents. Or avant que passer outre, il se présente une difficulté à résoudre : savoir si nous devons procéder à cette cure, comme l'on fait après l'amputation des membres gangrénés, en appliquant le cautère actuel, pour arrêter le flux de sang, qui

1. Type de géhenne par suspension, utilisé lors de la question.

est l'un des plus pressants et des plus considérables symptômes. Pour répondre à cette demande, je dirais que ce cautère serait trop cruel après la géhenne, et qu'outre qu'il augmenterait les douleurs et épouvanterait le patient, au lieu de profiter, il nuirait grandement. C'est pourquoi il faut des remèdes plus doux, et plus agréables à la nature et aux affligés. Telle application du cautère actuel, est nécessaire aux parties qui restent encore infectées de la gangrène, pour consumer les restes de la putréfaction communiquée, plus que pour arrêter le flux de sang. Mais en ce cas, il n'y a aucune corruption, ainsi seulement séparation, dilacération¹ et extension des parties extrêmes.

Donc laissant à part le cautère, nous proposerons les indications générales et particulières, lorsque les prévenus restent innocents après la géhenne, ou qu'ils l'endurent courageusement bien que criminels, et qu'ils se sauvent de la mort par leur silence et souffrance.

Les indications qu'il faut suivre en la presse de cette cure, regardent le général du corps, à raison des forces, qui restent comme anéanties, et les parties nobles grandement affaiblies, d'où viennent les syncopes et les convulsions; et après le particulier des extrémités séparées, où les douleurs et le flux de sang pressent. Pour le général du corps, il faut fortifier les parties nobles avec du vin, de l'eau de cannelle, et remettre les forces par le moyen d'une nourriture aisée et spiritueuse pour les premiers jours. Et si l'on appréhendait quelque grande

1. Déchirement.

fluxion, et que le patient fut en état, une légère saignée la pourrait prévenir. Quant à la cure locale, s'il n'y avait que luxation, après avoir remis doucement les parties, l'on pourra appliquer l'huile rosat battue avec un blanc d'œuf, et la poudre de roses et de myrte, au premier appareil employant après les astringents et roboratifs durant le repas. Mais quand les doigts sont arrachés, comme en ce cas, l'on commencera par le remède suivant, qui tempérera les douleurs et arrêtera le flux de sang.

R. Pulver. mastich. terræ sigill. rosarum rub. boli armen. an. ℥. j. mucaginis seminis altheæ, ℥. j. ol. rosar. & hypericonis, an. ℥. ij. β. Fiat mixtura, quæ admoneatur cum stuppa & linteolis.

Renouanda postea erit hæc mixtura, & cum sequenti decocto pars lavanda.

R. Summitatum altheæ, consolidæ maioris, plantag. pilosellæ, an. M. j. summitatum hypericonis florentis, M. iij. rosar. rub. P. ij. baccar. myrthi contusarum, P. j. Decoquantur, ac deinde addito pauco vino albo foveantur partes laceratæ.

Que si les douleurs sont trop pressantes, l'on appliquera ou le cataplasme de *mica panis*¹, ou bien un *pulmentum*² de la racine de guimauve cuite au lait, contuse et passée.

Ensuite le chirurgien usera de quelque digestif bénin, si besoin est, jusqu'à la parfaite consolidation, en se servant de l'hypérimon et des fleurs du *tapsus barbatus*.

1. Miettes de pain.

2. Bouillie.

Chapitre V

Des convulsions

Les convulsions peuvent arriver à ceux qui ont souffert la géhenne, à cause des grandes et douloureuses extensions des parties nerveuses. Tout le genre nerveux pâtissant, le cerveau entre en communication et le tremblement s'en ensuit. Vous me direz peut-être que cela ne peut arriver qu'en cas de réplétion ou d'inanition; et qu'ici il semble que ces deux causes ne s'y trouvent pas. Mais à cela je réponds que, les nerfs étant offensés en leur substance par les extrêmes extensions, voire rompus en leur continuité, lorsque l'extirpation des doigts s'y rencontre, et ce avec les violentes douleurs qui dissipent la vigueur naturelle, il ne se faut pas étonner si les convulsions paraissent; vu même qu'une simple évaporation maligne les peut causer aux fièvres continues. Quand cet accident arrive, il faut oindre l'épine du dos avec l'huile suivante.

R. Ol. lumbricorum & de nuce Indica, an. ℥. j. β. linantur spina dorsicalide, & supertegatur cottone.

R. Ol. ros. completi, & amygdal. dulc. an. ℥. iij. linantur crura, tibiæ, & partes superiores manuum calide, ac linteis cooperiantur.

Outre ce pour fortifier le cerveau, l'on donnera de la poudre suivante.

R. Pulveris dicti de la gouttette ℥. j. capiat cum aquâ bætónica, & florum arantiorum.

Et il faut espérer que, quand les douleurs seront adoucies et les nerfs fortifiés, les convulsions cesseront, vu qu'elles ne suivent que les passions des parties nerveuses.

Chapitre VI

De la fièvre, des veilles et du vomissement

La douleur est un accident qui en cause plusieurs autres, comme la fièvre, les veilles, et parfois le vomissement. La fièvre s'éveille aisément, à raison de la commotion de toutes les humeurs, qui suit le tremble de tout le corps. Quand elle paraît, bien qu'accidentellement, elle demande des remèdes, si elle continue, le principal desquels sera la saignée, tant pour interrompre son accroissement, que pour empêcher les fluxions qui se pourraient faire sur les parties affaiblies. Que si les bras étaient si endoléantis et affaiblis par l'extension de la géhenne, que les patients ne puissent pas souffrir ce remède, en ce cas, il se faudra contenter du régime convenable, avec des juleps¹ rafraîchissants, et retarder la saignée pour un jour ou deux. Je ne considère ici la fièvre que comme un accident, voilà pour-

1. «C'est un mélange de quelque sirop, & d'eaux distillées, ou de décoction douce & légère.» Plus précisément, la fabrication d'un julep «rafraîchissant» consiste à mélanger des eaux distillées de buglose, de bourraches et de fleur de nénuphar, avec du sirop violat ou de pommes reinettes (*Supplément au Dictionnaire économique* de Noël Chomel, *ibid.*).

quoi j'en laisse la cure entière. Pour les veilles, si elles continuaient, après que les douleurs seront apaisées, un trait de sirop violat ou de nénuphar avec de l'eau, à l'heure du dormir servira, en y ajoutant si besoin était demie-once de sirop de pavot avec une demie dragme¹ de confection alkermes². Reste le vomissement, qui s'apaisera en appliquant sur l'estomac un pain de roses trempé dans le vin chaud et sinapisé avec la poudre de mastic, de muscade, de girofle et de cannelle. Ce n'est qu'un accident de ressentiment et par communication, une gorgée d'eau de cannelle le fortifiera, et l'onction avec l'huile de muscade.

Fin

du Traité de la géhenne

1. Ou «drachme». Terme d'apothicaire. C'est la huitième partie de l'once ou soixante-douze grains (*Supplément au Dictionnaire économique* de Noël Chomel, *ibid.*).

2. «Confection qui se fait à Montpellier, avec le suc des grains des kermes, & de pomme, les feuilles d'or, l'ambre gris, le musc, l'azur, le santal, la cannelle, la soie crue & les perles» (*Supplément au Dictionnaire économique* de Noël Chomel, *ibid.*).





«Diebold Schilling-Chronik 1513»
(*Chronique illustrée du lucernois Diebold Schilling*)
Eigentum Korporation Luzern
(Standort: ZHB Luzern, Sondersammlung)

TRAITÉ
DES MALADIES ET ACCIDENTS
QUI ARRIVENT
À CEUX QUI COURENT LA POSTE ;
ET DES MOYENS
POUR CONSERVER LES COURRIERS¹,
ET POUR LES GUÉRIR.

1. Les facteurs ou les messagers. L'usage du terme «courrier» en français remonte au XIV^e siècle, emprunté de l'italien *corriere*, qui l'emploie déjà en ce sens au XIII^e siècle.

Préface

Après avoir appelé l'assistance du Ciel à notre secours, à ce qu'il plaise à Dieu vouloir favoriser notre dessein de sa grâce, et nos études de sa bénédiction, nous commencerons le *Traité des maladies et des accidents* qui arrivent souvent à ceux qui courent la poste, et proposerons ensuite les moyens pour conserver les courriers, et les remèdes pour les guérir. C'est une matière nouvelle, et qui n'a pas encore été traitée par aucun de nos médecins. C'est pourquoi on la doit juger aussi nécessaire et digne d'être vue et entendue, comme l'on la voit agréable et curieuse. Elle est purement de la connaissance des chirurgiens, d'autant que quasi toutes les maladies qui arrivent aux courriers à raison de la poste, comme la chute, la fracture, l'ardeur d'urine, la chaudepisse, la faiblesse de la vue, la relaxation¹, l'ulcération des fesses, les lassitudes douloureuses de tout le corps, et semblables, sont extérieures, et par conséquent de leur juridiction. Or il faut supposer que ce traité doit être logé dans le sixième livre de Guidon², à

1. Selon le *Dictionnaire Universel* d'Antoine Furetière (1690), on parle de relaxation principalement, «lorsqu'il s'est fait quelque extension de muscles, de nerfs ou de tendons en quelque partie du corps, soit par sa faiblesse, ou par violence».

2. De son vrai nom, Guy de Chauliac (1298-1368) est un médecin et chirurgien français, qui a publié en 1363 le traité intitulé *Chirurgia*

raison du mélange des accidents. Et d'autant que l'ordre est comme l'âme de la doctrine, nous disposerons les matières de notre sujet pour en faciliter l'intelligence ; et diviserons notre traité en deux sections. En la première, nous parlerons brièvement de l'institution de la poste et de son usage, et disputerons savoir si c'est un exercice salutaire ou préjudiciable à la santé. Après, nous ferons voir comme elle peut être la cause de plusieurs fâcheuses et importunes maladies. Et pour la fin de cette section, nous proposerons le régime nécessaire aux courriers pour leur conservation. En la seconde section nous présenterons particulièrement la description des accidents qui arrivent aux courriers et les remèdes pour les guérir.

Magna, qui développe son ouvrage antérieur, *Inventorius sive Collectorium Partis Chirurgicæ Medicinæ* (1340). Ranchin fait sans doute référence au sixième livre de *Chirurgia Magna*, qui porte sur les « maladies spéciales ».

PREMIÈRE SECTION

Chapitre I

L'invention et l'institution de la poste est fort ancienne, vu que nous trouvons par les histoires qu'elle était en usage du temps des Perses et des Grecs. Quant aux Romains, Suétone¹ écrit que l'empereur Auguste, se trouvant seigneur et paisible possesseur du monde, fut le premier qui la régla par les grands chemins et la rendit publique, au lieu qu'auparavant elle était sans ordre ; même il ordonna comme fiscale et n'était pas permis à aucun de courir sans permission de ses officiers. Les chevaux qui couraient, s'appelaient *Veredi*²,

1. Suétone (vers 70 après J.-C.-après 122), auteur romain du Haut Empire et membre de l'ordre équestre. Voir sa *Vie d'Auguste (Livre II)*, spéc. chapitre 49, in *Vies des douze Césars*, t. 1, Paris, Les Belles Lettres, 1981. Concernant l'histoire de la poste, on lira principalement : Hans-Georg Pflaum, « Essai sur le *cursus publicus* dans le Haut-Empire », in *Mémoire présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France. Première série, Sujets divers d'érudition*, t. 14, 1^{re} partie, 1940, p. 189-391 ; Lucietta Di Paola, *Viaggi, trasporti e istituzioni. Studi sul cursus publicus*, Messina, Dipartimento di scienze dell'Antichità dell'università degli studi di Messina, 1999 ; Anne Kolb, *Transport und Nachrichtentransfer im Roemischen Reich*, Berlin, Akademie Verlag, 2000.

2. Le terme latin *veredarii*, pour désigner les courriers, ne paraît qu'à la fin du IV^e siècle de notre ère, à la place du terme plus ancien de *frumentarii*, des soldats de l'armée romaine chargés de communication, mais aussi d'espionnage. Sur les *frumentarii*, voir Boris Rankov, « Les *frumentarii* et la circulation de l'information entre les empereurs

et les courriers qui portaient les lettres, *Veredarii*. Cette institution semble grandement importante, non seulement aux princes, pour savoir promptement les nouvelles des provinces voisines, ou pour en donner, mais aussi aux particuliers, pour les offices, bénéfices et autres affaires. Or laissant à part les autres moyens ordinaires et extraordinaires des nouvelles, ou par pigeons, ou par génies, ou par transport, ou par feu, ou par fumée, ou par canons, et autres signes, je trouve deux différences de postes chez les historiens, qui sont destinées aux nouvelles, dans les états des princes souverains. La première est des hommes de pied et l'autre des hommes de cheval. Celle-là est encore pratiquée en Turquie et aux Indes, où l'on entretient en des lieux affectés, distants de trois à quatre lieues les uns des autres, des hommes courants qui portent les lettres et les nouvelles avec une diligence extraordinaire. Mais celle du cheval est la plus commune et la plus honorable aux princes, lorsque les hommes courent sur des chevaux, disposés par certaines distances et entretenus par des hommes à gage. Et c'est la poste de laquelle nous traitons en cette matière, en tant qu'elle peut causer les maladies,

romains et les provinces», in Laurent Capdetrey et Jocelyne Nelis-Clément (éds.), *La circulation de l'information dans les états antiques*, Pessac, Ausonius Éditions, 2006, p. 129-140. Sur l'histoire de la poste dans l'Antiquité, voir Adam J. Silverstein, *Postal Systems in the Pre-Modern Islamic World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 32 ; ainsi que l'important ouvrage d'Eugène Vaillé, *Histoire générale des postes françaises*, 7 vol., Paris, PUF, 1947-1955.

desquelles nous prétendons décrire la nature et la curation. Or avant que de montrer comment la poste peut produire ces mauvais effets, il faut disputer et résoudre la question suivante.

Chapitre II

*À savoir si la poste est un exercice salutaire,
ou préjudiciable à la santé ?*

Galien reconnaît deux différences d'exercices. La première est de celui qui dépend de nous, c'est-à-dire de notre volonté purement et absolument, lorsque nos corps se trouvent bien disposés, comme la promenade, la course, la danse et semblables. L'autre est de celui qui dépend d'autrui en concurrence avec nous, comme l'équitation que Galien appelle à cet effet mouvement mixte¹, d'autant que le cheval opère avec nous en cet

1. Galien parle de trois types de mouvements : volontaires, naturels ou physique, et mixtes. Les mouvements mixtes, ou « obscurs », se situent entre les deux autres types de mouvements comme, par exemple, le mouvement des paupières. Ce type de mouvement en contient certains qui ne sont pas effectués par des muscles mais qui répondent à la volonté, et, inversement, ceux qui sont volontaires mais proviennent des muscles, comme la déglutition, le vomissement et la toux. Voir Carlos Larrain, « Galen, *De motibus dubiis*, die lateinische Übersetzung des Niccolò da Reggio », *Traditio*, n° 49, 1994, p. 171-233. Voir la traduction anglaise et l'édition critique de Vivian Nutton et Gerrit Bos, *Galen; On Problematical Movements*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2011. Sur les mouvements mixtes chez Galien, voir l'article d'Armelle Debru,

exercice. Or cette équitation est différente, selon l'humeur des hommes et des chevaux. Quelquefois elle se fait au pas, autrefois au trot, et puis au galop et à la course. La poste se peut dire une équitation courante parce que les courriers galopent en courant quasi toujours. Plusieurs jugent cet exercice honorable, plaisant et salutaire, par autorités, par raisons et par exemples. Hippocrate dit que la course est nécessaire aux corps humides et gras, *au lieu de sa diète*¹. Aurelianus² ordonne cette course au rateux³, et dit qu'elle est salutaire à leur guérison. Suétone écrit que Germanicus neveu de l'empereur Tibère fut guéri d'une maigreur et ténuité de cuisses par l'équitation qui lui fut ordonnée par les médecins. Les graveleux⁴ mêmes s'en sentent bien, et cela décharge les reins et fait descendre le sable. Que s'il est question de venir à

«Christianisme et galénisme: le mouvement volontaire chez Némésius d'Émèse», in Véronique Boudon-Millot et Bernard Pouderon (dirs.), *Les Pères de l'Église face à la science médicale de leur temps*, Paris, Beauchesne, 2005, p. 89-104.

1. Hippocrate, *Du régime*, livre II, 63, texte établi et traduit par Robert Joly, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

2. Médecin romain du ^ve siècle. Caelius Aurelianus, *Tardarum passionum libri V* (v. 450) [*Des Maladies chroniques*], spéc. III, 4, chapitre «*De icorosis et lienosis, de arquato morbo*». Cf. Philippe Mudry (éd.) *Le Traité des maladies aiguës et des maladies chroniques de Caelius Aurelianus*, Nantes, Institut universitaire de France, 1999. Certains auteurs de l'Antiquité attribuent à la rate un ralentissement ou une difficulté de courir, et évoquent la possibilité d'une ablation de la rate, qu'Aurelianus remet en doute dans ce texte.

3. Celui qui souffre de maux de rate, appelé également *splénique*, de *spleen*.

4. Ceux qui sont sujets «à la pierre, ou gravelle» (*ILF*).

l'expérience, nous voyons une infinité de personnes de tous âges, qui courent la Poste et font de grands voyages, avec plaisir et sans incommodité.

Les autres au contraire estiment que la Poste est grandement contraire à la santé pour être un exercice violent et laborieux; et si la course à pied et le sauter selon Hippocrate et Galien sont préjudiciables, à plus forte raison la poste, que les Italiens appellent le métier des faquins¹, et de fait les incommodités qu'elle apporte aux courriers, avec les maladies et les accidents que l'expérience leur fait sentir, semblent décider la question.

Nous autres pour résoudre la difficulté, disons que véritablement l'équitation est un exercice noble et salutaire, même propre à plusieurs incommodités du corps, suivant les autorités et les exemples qui ont été proposés. Il est vrai qu'il faut entendre cela, lorsqu'elle est modérée et réglée; même la course à cheval peut être louable, n'étant pas longue, et se faisant sur des chevaux aisés. Mais pour la poste, qui est une course continuelle, violente et pleine de hasards, elle est hors d'approbation. Que si plusieurs courent sans danger et sans aucun inconvénient, c'est le génie des courriers et des fols², qui les favorise, et non pas la raison, ni la prudence, suivant le dire de Celse³, *quos ratio non resti-*

1. « Terme de mépris et d'injure qui se dit d'un homme de néant, d'un homme qui fait des actions indignes d'un honnête homme » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1^{re} éd., 1694).

2. Fous.

3. Aulus Cornelius Celsus vécut entre la fin du I^{er} s. avant J.-C. et le début du I^{er} s. après J.-C.

*tuit, temeritas adjuvat*¹. Et n'en faut pas tirer conséquence, mais donner cela à la jeunesse, à la fortune ou à la coutume. Car pour l'institution des postes ordonnées par les princes, elle ne regarde que la commodité des nouvelles, et non pas la santé des courriers. Et à la guerre les rois ne sauvent pas les morts.

Chapitre III

Comment la poste est cause de plusieurs maladies et accidents

Comme il n'y a rien qui conserve plus la santé, après la sobriété et le contentement de l'esprit, que l'exercice modéré du corps, qui se fait avec égalité et allégresse, vu qu'il éveille la chaleur naturelle, excite l'appétit, recrée les sentiments, fait exhaler les vapeurs fuligineuses² et faciliter même la décharge des superfluités, aussi ne trouvons-nous rien de si contraire à la vie et à la santé, que la violence d'icelui, lorsqu'il passe les termes du temps et de la modération, qui est limitée par les règles de la médecine. Car il produit des effets tous autres, qui ne tendent qu'à la ruine du corps, et au lieu de le fortifier, il l'affaiblit par dissipation des forces et

1. «[...] il arrive quelquefois que ceux que la témérité emploie obtiennent un succès que le traitement le plus rationnel ne peut avoir», Celse, *Traité de la médecine* [*De Medicina*], trad. fr. par Henri Ninnin à partir de l'édition de Léonard Targa (Padoue, 1769), Livre III, Chapitre 9 («Curation des fièvres lentes»), p. 102.

2. Noirâtres.

produit plusieurs fâcheuses et importunes maladies. Cela s'expérimente particulièrement en la poste, laquelle par sa violence cause plusieurs maladies ; son mouvement inégal lassant tout le corps, produit des douleurs quasi universelles, en l'assiette les fesses souffrant des écorchures importunes par la friction¹ ; et si par malheur l'on tombe, comme il arrive souvent, il y a danger, ou de quelque fracture, ou de quelque luxation. De plus, la relaxation du péritoine est aisée en ce continué branle du corps ; et le périnée s'échauffant, l'ardeur d'urine afflige les courriers, voire même la chaudépisse. Quelquefois la grande agitation du corps échauffe tellement le sang, que la fièvre s'éveille. Quant au vertige, il est familier, et la vue souffre merveilleusement, à raison de la dissipation des esprits ; et d'autant que les yeux s'offensent et s'affaiblissent, en fendant l'air par ce mouvement violent. Et voilà comme la poste est cause de plusieurs mauvais accidents, desquels nous parlerons en son lieu. Il est question maintenant de défendre les courriers par un bon régime à ce qu'ils ne courent pas tant de fortune, comme ils feraient, s'ils ne se préparaient par un ordre convenable.

1. Friction.

Chapitre IV

Du régime des courriers

C'est une prudence aux médecins et aux chirurgiens, en prévoyant les maux, d'en prévenir la naissance, afin d'en éviter les incommodités. Cela se peut pratiquer à la poste, tant par le régime que l'on peut conseiller aux courriers, que par les avis que l'on leur peut donner, qui peuvent servir à leur conservation. Or en ce régime il ne se faut pas imaginer pouvoir régler les choses non naturelles en particulier, vu que les courriers ne se sauraient obliger à leur usage raisonnable ; quel temps qu'il fasse il faut courir, sans respect de la nuit, de la pluie, du chaud, du froid, et des autres injures de l'air. Cet exercice ne se peut pas limiter par les règles de la médecine, vu que le désordre, la témérité, et la folie lui servent de guide. Mais pourtant les courriers peuvent prendre garde à la nature et à l'usage des viandes. Il n'est pas bon de se charger de la nourriture le matin, d'autant que la poste interrompt fort la digestion et travaille l'estomac. Il se faut contenter de déjeuner, en collationnant souvent par les logis, et en se rafraîchissant s'il est échauffé. Le souper doit être libéral, si l'on s'arrête pour la couchée, et se faut nourrir avec de bonnes viandes choisies, sans s'amuser aux grossières. Surtout il ne faut pas oublier le bon vin, les bons bouillons, les jus de moutons, les perdrix, poules bouillies, et semblables. L'importance est pour le corps de s'habiller commodément et proprement selon le

temps, sans oublier deux choses dignes de considération. La première est un bandage pour les dépendances, qui soit mol et aisé, afin de contenir le péritoine, et d'empêcher la relaxation. La seconde est une écharpe pour le bras gauche de la bride, afin d'avoir la main ferme à garder la main sans travail, car autrement la main se lasse et la douleur va jusqu'à l'épaule. Quant aux chevaux, il les faut choisir de médiocre grandeur, selon la condition des hommes, et qui soient assez gras et non couronnés¹ ; et faut avoir un bon cuissinet², fait avec la plume ou le crin, afin qu'il soit plus mol, sans s'amuser aux selles à tous chevaux, parce que l'on court plus de fortune de s'engager ou de se blesser aux jambes aux chutes. Finalement l'on doit observer en courant trois choses. La première est de commencer le voyage doucement le premier jour parce que, si l'on se violente trop le premier jour, l'on ne dure pas tant, et faut épargner le corps tant qu'il est possible. L'autre est, étant à cheval, de se bien appointer et ajuster les étriers, à ce qu'ils ne soient pas trop longs, ni trop courts. La troisième est en courant de suivre l'air et le train des chevaux, d'autant que chacun a son allure, sans s'ébranler, car autrement l'on se tourmente vainement et avec peine et déplaisir. Pour le reste, il se faut recommander à Dieu, afin qu'il aide aux fols et qu'il les préserve des malheurs, desquels nous parlerons présentement en la seconde section.

1. Se dit couronné, un cheval qui a une blessure ou une cicatrice aux genoux, due à une chute.

2. Coussin.

SECONDE SECTION

Après avoir parlé de la poste en général, et fait voir comme elle peut être cause de plusieurs maladies, si l'on en prévient la naissance et l'accident, par le régime et par préservation, suivant ce qui a été dit, il est temps de commencer la description des maladies susdites, et de présenter en même temps les moyens et les remèdes pour les guérir. Icelles sont la lassitude universelle avec douleur, les échauffures¹ des fesses, la chute, la fracture, la luxation, la relaxation, l'ardeur d'urine, la chaudépisse, le vertige, et la faiblesse de la vue et du cœur.

Chapitre I

De la lassitude du corps avec douleur

Le plus ordinaire accident qui arrive aux courriers, c'est la lassitude, qui est comme une suite nécessaire à la poste, à cause de la violence de cet exercice. Quelquefois elle est générale. Or, il faut noter que les courriers expérimentent et sentent avec déplaisir les trois espèces de lassitude, qui sont reconnues par les médecins : savoir est l'ulcéreuse, la phlegmoneuse, et la

1. Rougeur de la peau suite à un échauffement.

tensive¹. L'ulcéreuse, lorsque le mouvement et l'agitation du corps émeut les humeurs chaudes, subtiles et âcres, lesquelles produisent un sentiment comme ulcéreux, intérieurement et extérieurement, en piquant et mordant la peau et la chair. La phlegmoneuse est quand le mouvement véhément chauffe tellement les parties, qu'elles sont comme enflammées, contuses² et même élevées, et ne peuvent souffrir l'attouchement. La tensive se fait sans humeurs, lorsque par une grande agitation, les fibres des muscles se bandent, particulièrement les longues, et demeurent comme tendues après l'exercice, avec paresse et langueur au mouvement. Ces lassitudes sont douloureuses et importunes, vu que l'on ne peut marcher, ni aller qu'à peine. Il est vrai que, *Assuetis exercitationi minus molestæ sunt*³.

Pour remédier à cet accident, non pas avec loisir, mais avec diligence, ils se font servir des remèdes qui délassent, et qui ôtent la lassitude, que les médecins appellent *ακοπα*⁴. Il est vrai que d'autant que d'iceux il y en a qui chauffent, et d'autres qui ramollissent, il les faut

1. Dans *De sanitate tuenda* (Livre III, chapitre 5), Galien parle de trois espèces simples de lassitude ou de fatigue : la fatigue ulcéreuse, la fatigue tensive et la fatigue inflammatoire ou phlegmoneuse. Voir la traduction anglaise *Galen's Hygiene* (*De sanitate tuenda*), traduit par Robert Montraville Green, avec une introduction par Henry E. Sigerist, Springfield (IL), Carles C Thomas Publisher, 1951.

2. «Meurtri[es], froissé[es] par quelque chose de lourd et qui ne tranche pas» (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1^{re} éd., 1694).

3. [Pour ceux qui sont habitués à faire de l'exercice les peines sont moindres.]

4. Remèdes, principalement des baumes et des onguents, qui soulagent la douleur.

employer diversement. Si la lassitude est tensive, les remollitifs sont propres, comme les huiles de lys, de lombrics¹, d'amandes douces, et autres, afin de relâcher les fibres des muscles, les graisses, les liniments², etc. et même après les échauffant par l'usage des nervaux³. Que si la lassitude est ulcéreuse et inflammative, il faut user de remollitifs, qui tendent à rafraîchissement, comme l'huile de violat, de lys, rosat, etc. *Ignis lassitudines tensinas tollit*⁴. Voilà pourquoi les courriers se chauffent en hiver principalement. Et après tout, le lit et le repos sont de grands remèdes.

Chapitre II

De l'excoriation des fesses

Le second mal qui arrive aux courriers, c'est l'ulcération ou écorchures des fesses, d'où sort au commencement une humidité sanglante, et puis de la matière sanieuse, avec l'épiderme qui se sépare et se dépouille de la peau vive. C'est une passion fâcheuse et importune, et le mal est qu'elle va toujours en s'augmentant et s'aigrissant en continuant la poste, jusqu'à ce que la consolidation soit faite, et que les fesses soient endurcies et

1. Vers de terre.

2. «Sorte de médicament, fait d'huiles et d'autres drogues, propres à adoucir, amollir, et résoudre en frottant» (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1^{re} éd., 1694).

3. Qui a rapport aux nerfs.

4. [L'inflammation rend les lassitudes tensives.]

comme accoutumées à cet exercice. Il y en a qui les ont plus délicates et plus aisées à s'entamer que les autres, et ce qui est de fâcheux, c'est que la chemise s'attache à ces écorchures, tellement que la sanguinade¹ en sort, qui se collant et desséchant fait désespérer les pauvres courriers, quand il est question de détacher la chemise.

La cause en est la succussation² continuelle et la friction des fesses, et le repli des chemises et des chausses³, car *primo, motu incalcent nates, deinde exulcerantur*⁴.

Quant aux remèdes propres à ce fâcheux mal, le commun des postes est le suif de chandelle, lequel à la vérité est fort propre ; mais il est question d'en avoir de meilleurs, et qui ôtent la chaleur et le feu cuisant des douleurs si piquantes, que l'on ne peut souffrir le siège.

La pommade récente lavée avec l'eau rose est fort bonne ; comme aussi le blanc d'œuf mêlé et agité avec l'eau rose. Ou bien le baume fait avec la pommade, l'huile rosat, ou d'hypéricon⁵, et l'eau rose. Finalement l'emplâtre de céruse, après que la vive excoriation est guérie, sera propre.

1. Très probablement un liquide séreux, similaire à la sanie.

2. De *secousse* ou *ébranlement*.

3. Élément du vêtement masculin, semblable aux bas.

4. [tout d'abord, les fesses sont enflammées par le mouvement, puis elles produisent des ulcères]. Ranchin paraphrase sans doute un passage du *De achoribus*, dans *Ad libros Galeni de compositione medicamentorum secundum locos periochae octo* [1543], in *Omnia opera practica*, livre II, 1623, de Jacques Houllier (vers 1498-1562), médecin français et commentateur d'Hippocrate : «Ia achoribus cutis ab acrí sanie primum prurigine irritatur, deinde exulceratur [...]», p. 83.

5. Millepertuis.

Chapitre III

De la chute, avec meurtrissure et douleur

La chute est un accident assez ordinaire aux courriers et se faut étonner de ce qu'ils ne tombent encore plus souvent. Les chevaucheurs¹ estiment qu'il y a quelque bon démon qui les conserve, parce qu'en apparence ils courent ordinairement la fortune des malheurs, qui suivent la chute, comme sont contusion, douleur, luxation, fracture, ruption² de veines dans le corps, avec crachement de sang, et semblables, voire même il y en a qui se rompent le col³ ; tant y a que les accidents sont grands, moyens ou petits, selon la rencontre des lieux, des pierres, des arbres et autres corps durs, et même selon que les jambes s'engagent sous les chevaux. Nous ne traiterons en ce chapitre que de la chute, qui est accompagnée de contusion et meurtrissure avec douleur, et même de celle qui peut être avec sang caillé et répandu intérieurement, renvoyant celle qui peut être avec fracture et luxation à la cure ordinaire de ces maladies.

Or en la curation de cette chute douloureuse jointe avec la meurtrissure, il faut avoir égard et au général du corps et aux parties externes, qui sont meurtries et travaillées de douleur. Pour le général, après avoir ordonné un régime rafraîchissant et sobre, si la chute a

1. «Maître de poste qui fournit des chevaux de poste aux Corriers» (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1^{re} éd., 1694).

2. Rupture.

3. Cou.

été grande et que le corps ait été troublé avec émotion des humeurs, il est nécessaire de tirer du sang, tant pour donner air aux humeurs confuses et troublées, que pour prévenir la fluxion, qui se pourrait faire aux parties.

De plus, il sera bon de recourir à des remèdes intérieurs, qui fortifient les parties nobles et qui remettent et conservent le sang et les esprits en leur lieu et place naturelle. Par exemple :

R. Boli armeni. ʒ. j. conf. Alk. ʒ. j. cum aqua bugloss. vel oxal. vel plantag. & pauco vino albo, fiat potio, detur.

R. Mumie & Rhei, an. ʒ. j. terra sigill. ʒ. ʒ. conf. de Hyacinth. ʒ. j. cum decocto pectorali, in quo plantago & Centinod. bullierint, fiat potio.

R. Cons. violar. rosar. & bugloss. an. ʒ. ʒ. Confect. Alk. ʒ. ij. Terr. sigill. & boli armeniac. an. ʒ. ʒ. margaritar. præpar. & corall. rub. an. ʒ. j. cum syrup. de limonib. Fiat opiata, de qua capiat. ʒ. ij. vel ʒ. ʒ. cum decocto pectorali & vulnerario.

R. Decoct. rhapontic. ʒ. iij. rasur. cornu cerui, ʒ. ʒ. Fiat potio.

Que s'il y avait du sang caillé dans l'estomac et que l'on en eut craché, il se pourra dissoudre avec la potion suivante :

R. Succi apii & oximel. an. ʒ. j. cum decocto pectorali, fiat potio.

Que si la chute est légère avec la contusion, il se faudra contenter de quelque léger remède extérieur, sans se servir des généraux¹.

1. À la différence des remèdes spécifiques, les remèdes généraux sont capables de guérir plusieurs affections.

Quant aux remèdes topiques, la chute étant grande, il est bon d'oindre les parties meurtries avec l'huile rosat et d'hypéricon un peu chauds, et puis appliquer au-dessus une peau de mouton toute chaude, sinapisée de la poudre suivante :

R. Pulver. myrtill. rosar. baccar. beder. an. ℥. j. Styrac. calamit. ℥. β. flor. Hyper. P. j. Fiat omnium pulvis.

Pelles calidæ inuuant calore natino, fouent enim calorem partium, qui quasi attonitus a casu, facile recederet, vel extingueretur, idea gangræna frequenter succedit.

Et si la contusion n'est pas des plus grandes, les peaux chaudes des connils¹, lièvres, chevreaux, agneaux serviront avec l'onction *ex oleo rosar. & myrthill.*

Pour le regard de la suggillation², à la fin la fomentation³ *ex aceto calido resoluit.*

Et s'il y avait contusion sur les parties nerveuses avec douleur, il sera bon d'y appliquer une estoupade⁴, avec l'huile rosat, battue avec deux blancs d'œufs et de poudre de roses et de myrtilles.

1. Lapins.

2. Légère ecchymose de la peau.

3. « Application locale et externe d'une médication chaude à des fins thérapeutiques » (TLF).

4. « Plumaceau fait avec de l'étoupe », ou avec un bandage. Cf. *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, vol. 60, 1822, p. 60.

Chapitre IV

De l'ardeur d'urine et de la chaudepisse

Encore que l'ardeur d'urine et la chaudepisse ne semblent signifier qu'un même mal par l'apparence des noms, vu que tous ceux qui pissent chaudement ont l'ardeur d'urine. Néanmoins, ce sont deux passions, qui peuvent travailler les corps humains, et séparément et conjointement. L'expérience nous fait voir comme plusieurs malades sont travaillés d'ardeur d'urine, sans chaudepisse, mais peu ou point qui aient la chaudepisse sans ardeur d'urine. Celle-là suppose toujours un flux de matière blanche, purulente et corrosive; et c'est en cela qu'elle est différente de la gonorrhée, qui est un flux de semence involontaire et sans plaisir, même sans ulcère, sans ardeur et sans douleur en l'érection, lesquelles conditions ne se trouvent pas en la chaudepisse. Bien est vrai qu'il faut reconnaître deux différences de chaudepisse. La première est virulente et maligne, contractée par coït impur, et celle-ci est une vérole particulière de quelques parties destinées au service de la génération. Même parfois étant supprimée mal à propos, elle donne la vérole, à raison de la matière purulente arrêtée. L'autre est sans malignité, ni virulence, causée par simple échauffement, laquelle peut arriver à ceux qui courent la poste, et aux autres qui s'émeuvent par trop auprès des femmes, le plus souvent avec simple ardeur d'urine et autrefois avec flux de quelque

matière. Mais il faut aussi observer que, si ceux qui ont une chaudepisse virulente se mettent à courir la poste, elle s'aigrit et s'irrite grandement avec des furieux et fâcheux accidents.

La cause de l'ardeur d'urine et de la chaudepisse en la poste vient non seulement de ce que les reins s'échauffent, et le foie et le sang, si bien que la sérosité étant altérée, et la bile aussi, descendant dans la vessie, rendent l'urine comme ardente; mais aussi de ce que le périnée et le muscle de la vessie s'enflamment aussi légèrement, à cause de la succussation et du branlement, vu que ces parties avec les fesses portent la pesanteur du corps; et lorsque l'échauffement est cause de quelque inflammation intérieure qui s'apostème¹ et se purge, il s'engendre la chaudepisse.

Or cette matière qui sort blanchâtre et purulente, n'est pas semence, non plus qu'en la gonorrhée virulente, vu que ceux qui souffrent et l'une et l'autre, se polluent la nuit par songes, et qu'ils connaissent même les femmes avec plaisir et volupté.

La curation de ces deux accidents dépend d'un bon régime de vie rafraîchissant, avec abstinence de vin et de toutes choses salées et piquantes, du repos et de plusieurs remèdes convenables, externes et internes, desquels l'on se sert convenablement; tels sont la casse² souvent réitérée, avec les émulsions, le sirop de

1. La suppuration suite à une inflammation; de *apostème*, abcès ou tumeur.

2. «Longue gousse de légumineuse, dont la pulpe a des propriétés laxatives douces» (*TLF*).

capillaires¹ avec eau, l'eau de fontaine avec sucre, le sirop violat ; et si la chaudepisse est purulente, la térébenthine est le vrai spécifique de l'ulcère.

Et faut oindre le périnée avec l'onguent rosat et le réfrigérant de Galien².

Chapitre V

De la relaxation

Si ceux qui courent la poste sont rompus, je conseille d'avoir de bons bandages, parce que c'est un exercice fort contraire et dangereux à ce mal. Même il y serait à propos pour leur santé de s'en exempter. Que s'ils n'ont aucune incommodité de ce côté-là, je ne leur conseille pas moins le bandage, pour empêcher et pour prévenir la rupture. Or la poste peut causer cette relaxation, soit du côté des aines, soit du côté de la bourse, et engendrer la bubonocèle³ et l'entéroccèle⁴ en deux façons. Premièrement par chute, secondement par le branle et mouvement du cheval, et par les efforts que l'on souffre en courant. Car comme il arrive souvent, le péritoine se relâche, n'ayant pas des ligaments qui l'arrêtent sûrement en l'os pubis, et même la

1. Sirop à base de cette plante, appelée également la Capillaire de Montpellier ou Capillaire cheveux de Vénus.

2. Remède connu également sous le nom de «Cérat refrigerant de Galien».

3. Hernie inguinale.

4. Hernie intestinale. L'entéroccèle est complète lorsqu'elle tombe jusque dans le scrotum.

toile et l'épiploon se rompent, si bien que l'épiploon¹ avec le boyau se présentent et tombent dans le *scrotum* et dans l'aine, s'ils ne sont retenus.

C'est une indisposition incommode, fâcheuse, importune, voire souvent dangereuse, car si les petits boyaux (vu que c'est d'ordinaire l'*ileum*²) descendent, ils peuvent empêcher la distribution, causer des douleurs, des inflammations, le *volvulus*³ et quelquefois la gangrène.

Or pour remédier à ce malheur arrivant à un courrier, il se faut résoudre en premier lieu au repos, afin de pouvoir remettre les boyaux en leur place et assurer le péritoine et la toile en leurs lieux naturels. Cela se pourra faire après un bon régime, qui soit exempt de clameurs, d'exercices violents, de viandes grasses et relâchantes, par remèdes externes, sans nous arrêter ici à une cure générale, qui est amplement proposée par Guidon, et par nos autres maîtres. Donc il se faudra contenter durant quelque temps de demeurer en repos dans un lit, après avoir remis doucement et lentement les parties, et muni d'un bon emplâtre astringent, ou de mastic, ou contre la rupture, après avoir fait raser le poil, et de plus un bon bandage qui soit aisé et ferme, néanmoins sans fer, que l'on pourra choisir chez les maîtres, et faut qu'il soit fait de toile et de coton, imbus

1. Ou *omentum*; terme anatomique qui désigne les deux replis du péritoine.

2. Ou *iléon*, la troisième partie de l'intestin grêle.

3. «passion iliaque», dénommée aussi «Miserere» ou torsion intestinale.

dans quelque décoction astringente et séchés par après ; il faut du temps et de la patience en ce mal.

R. Radicum consolid. mai. osmund. regalis, sigill. Salom. rad. valer. an. ℥. j. folior. Herniar. sicc. pilosell. an M. ij. Lenticul. æquat. M. j. Fiat omnium pulvis, detur ℥. j. cum decocto vulnerario, vel cum pauca aqua.

Fiat Cataplasma ex argilla, ex terra sigill. & bolo armena, adhibitis albuminibus ouorum, & rasis pilis.

Chapitre VI

Du vertige

Ceux qui courent souvent la poste, particulièrement s'ils ne l'ont pas accoutumée, souffrent souvent des vertiges, lorsque par l'agitation du corps et des humeurs, et par la perturbation des esprits, il se fait un tournement intérieur dans le cerveau, si bien qu'il semble à ceux qui souffrent cet accident que tout tourne. Cela arrive principalement lorsque l'on se pense reposer après la course. Car les esprits qui s'étaient comme accoutumés à ce branle du cheval, voulant continuer ce mouvement au repos se troublent eux-mêmes. Et souvent il arrive que la bile, par l'agitation du cheval, se jette dans l'estomac et, s'évaporant au cerveau, se mêle avec les esprits et les trouble, *Unde Vertigo: & alui fluxus postea*¹. Cet accident est léger, et ne faut que s'asseoir et prendre un peu de vin ou d'eau

1. [D'où le vertige: et l'écoulement qui s'en suit.]

Impériale¹, afin de recréer l'estomac et le cerveau, en assurant les esprits. Les autres remèdes ne semblent pas ici autrement nécessaires ; vu que, la cause ôtée, l'effet cesse, ou bien même après s'être accoutumé à la course, cela ne continue pas.

Chapitre VII

De l'offense des yeux et de la vue

La poste est grandement contraire aux yeux et à la vue, tant à cause de la dissipation des esprits, qu'à raison des yeux et des objets qui sont troublés par ce mouvement, et la vue empêchée. Je laisse à part l'offense des yeux, qui sont parties fort délicates, lorsque l'on perce l'air avec violence, vu que l'action de la vue demande un repos. Que si l'on m'objecte, que ceux qui courent la bague² vont plus vite que les courriers, et néanmoins ils ne se laissent pas de bien voir et de mettre dans la bague, sans offense de la vue, je réponds que cette course ne dure guère, et d'ailleurs c'est un exercice auquel on s'habitue par coutume. Mais la poste est un mouvement long et violent, lequel oblige les pauvres courriers à aller, sans respect du chaud, ni du froid, ni des vents, ni du serain³,

1. Un remède à base de plante utilisé, selon le fameux chimiste et apothicaire français Nicolas Lémery (1645-1715), contre les maladies du cerveau, de l'estomac et de la matrice.

2. Un ancien jeu, l'ancêtre des manèges, lors duquel l'on tentait, sur un cheval au galop, d'enlever des anneaux à l'aide d'une lance.

3. Ou le *serein* ; « Légère humidité qui tombe au crépuscule et rafraîchit l'atmosphère après une chaude journée » (TLF).

tellement qu'il ne se faut pas étonner, si la vue demeure affaiblie, non seulement par l'action de la course, mais aussi par les injures de l'air.

Or pour remédier à cet accident durant la course, je n'y vois pas grand moyen, si ce n'est que l'on portât des lunettes bandées, afin d'empêcher qu'en fendant l'air par la course les yeux ne souffrent pas tant. Et aux arrivées, il faut que les courriers soient soigneux de se laver les yeux avec du vin, tiédi à la bouche, ou avec d'eau roses et du vin blanc, afin de frotter les yeux et de réunir les esprits visuels¹ qui s'exhalent.

Chapitre VIII

Du mal de cœur

Les plus délicats prennent quelquefois des faiblesses en courant la poste, ou par lassitude, ou par douleur, ou par chute, ou par autre accident. Et à cela le vin et le repos seront des remèdes, sans mépriser un plus grand secours en cas de nécessité.

*Laus Deo Opt. Max.*²

1. D'après la médecine antique, et Galien en particulier, les esprits visuels proviennent des nerfs optiques. En sortant de l'œil vers l'extérieur, ces esprits fonctionnent comme un instrument qui permet de discerner les objets visibles. Sur cette théorie de la vision, voir Daniel Le Clerc, *Histoire de la médecine, où l'on voit l'origine & les progrès de cet art...*, 1^{re} partie, Amsterdam, George Gallet, 1702, spéc. p. 188.

2. *Laus Deo optimo maximo* [Louange au Dieu très bon, très grand].

La part christique de la cruentation

Les exégèses bibliques de la voix du sang

SERGE MARGEL

Quoi que la manière par laquelle l'esprit magnétique, où la momie du sang passe en notre corps, ne soit pas sensible, néanmoins elle s'y communique et y passe en la manière que l'aimant se tourne au septentrion, ou comme la lumière du soleil va sans obstacle jusqu'au centre de la terre, pour y produire les métaux. [Semblablement à la vertu de l'aimant] la nature de l'esprit magnétique du sang est de pénétrer par sa subtilité et par son agilité, étant spirituel, vital et radieux, jusqu'à l'intime de toutes les parties du corps humain, pour s'unir, se mêler et se joindre à l'esprit et à la momie de nos corps, comme à son semblable.

Nicolas de Locques,

Les vertus magnétiques du sang, de son usage interne et externe, pour la guérison des maladies, 1664.

§1 – La cruentation est liée à la question du sang, non pas au sang qui coule dans les veines, mais au sang versé par le meurtre ou par violence. Ce phénomène, cette expérience ou cette procédure, selon les cas, concerne donc une propriété spécifique du sang, qui lui donne la puissance efficace d'une parole et l'autorité d'un jugement de Dieu. En effet, dans la cruentation, le sang *parle* et dit toujours la vérité, condamne le coupable, sauve l'innocent et fait régner la justice divine. Le sang parle et

en même temps agit comme une preuve, qui fait justice ou qui la rend. Mais à la différence de la justice humaine, instituée, qui procède par argumentation et délibération, cette justice-là opère selon un mode performatif. Le sang versé, en effet, performe un état de justice par les actes qui le signifient. «Quand saigner, c'est faire justice», pourrait-on dire. Quand saigner se manifeste comme l'acte par lequel la justice est rendue. En ce sens, la cruentation est performative, ou elle n'est pas. Elle produit la chose qu'elle montre, elle opère l'action qu'elle met en scène, sinon elle n'est qu'une illusion, une tromperie ou un mensonge.

Nos sources documentaires sur la cruentation sont historiques et littéraires, nos doctrines pour la plupart sont médicales et juridiques¹, mais elles proviennent toutes directement ou indirectement de textes bibliques², de controverses théologiques et de conflits

1. Cf. H. Platelle, «La voix du sang: le cadavre qui saigne en présence de son meurtrier», in *Présence de l'au-delà. Une vision médiévale du monde*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 13-28 ; A. Boureau, «La preuve par le cadavre qui saigne au XIII^e siècle. Entre expérience commune et savoir scolastique», in *Il cadavere. The corpse. Micrologus*, 1999, vol. 7, p. 247-281 ; P. Texier, «Corps sanglants. Nature et fonction de la cruentation», in P. Plas (dir.), *Autour du corps. Corps, droit et mémoires*, Limoges, Lavauzel, 2018, p. 11-25.

2. Pour les textes bibliques, je me suis servi des éditions et traductions suivantes : *Biblia Hebraica Stuttgartensia*. Edité par R. Kittel, Deutsche Bibelgesellschaft Stuttgart, 1977 ; *Septuaginta*. Id est Vetus Testamentum graece iuxta LXX interpretes edidit A. Rahlfs, vol. I-II. Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart, (1938) 1982 ; *Biblia sacra. Iuxta vulgatum versionem*. Recensuit et brevi apparatu instruxit R. Weber,

d'exégètes. Dans son *Traité sur les causes de la cruentation*, François Ranchin analyse les différentes opinions de ceux qui ont tenté d'expliquer ce phénomène des plus étranges. Il rappelle que la cruentation est d'abord et avant tout un procédé juridique, ou une cérémonie :

Car de regarder avec pitié et commisération un corps tout à nu, véritablement mort de blessures, sans aucune apparence de vie, sentiment, et mouvement, et un peu après quand les juges, avec les cérémonies requises, lui présentent le prévenu, que l'on soupçonne avoir commis le meurtre, voir avec ravissement, que les plaies du mort s'ouvrent d'elles-mêmes, et verse du sang qui crie vengeance, et demande justice, en voilà assez pour étonner les philosophes, les médecins, les théologiens, et tous les curieux du monde. La différence des opinions, et des raisons sur les causes de cette cruentation, rend bien cette matière difficile, et la vérité se trouve dans quelque confusion en cette variété¹.

Les philosophes, les médecins et les théologiens sont ici convoqués comme autant de discours savants, qui se disputent les raisons, les causes et les explications. Les théologiens se moquent des « causes natu-

vol. I-II, Württembergische Bibelanstalt, Stuttgart, 1969; *L'ancien Testament*, édité par Ed. Dhorme, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), t. I, 1956, t. II, 1959; *Novum Testamentum*. Graece et Latine. Ed. Nesle-Aland, Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart, 1986; *Nouveau Testament*, textes traduits et annotés par J. Grojean et M. Léturmy, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1971.

1. François Ranchin, *Traité sur les causes de la cruentation des corps morts, à la présence des meurtriers*, la présente édition, p. 25.

relles» évoquées par les médecins, ou par certains philosophes, et ne reconnaissent comme valides que le «pur miracle», la providence, la volonté ou le jugement de Dieu. Et les jurisconsultes, pour la plupart, suivent l'opinion des théologiens, pratiquant eux-mêmes «en justice cette présentation des prévenus devant le corps mort»¹. On aurait tort cependant de penser que la divergence des opinions divise d'un côté les médecins et de l'autre les théologiens. La différence avancée par Ranchin, entre les causes naturelles et les causes surnaturelles, en effet, départagent déjà les médecins eux-mêmes, et peut-être aussi certains théologiens. Alors que les causes naturelles peuvent tout aussi bien relever de «l'âme du meurtrier», du «commerce des esprits», de «la force de l'imagination», du phénomène de la «sympathie», du «sang lui-même», ou encore des «drogues qui ont la vertu d'attirer le sang»², les causes surnaturelles quant à elles proviennent uniquement du miracle, ou du jugement de Dieu. Et c'est clairement la position de Ranchin, lui-même médecin et théologien tout à la fois :

je reconnais le miracle, quand le sang des morts demande vengeance à Dieu, lorsque les coupables sont ignorés par la justice ; et confesse la puissance, et la grâce du Ciel tout ensemble, en cette expérience³.

1. *Ibid.*, p. 25.

2. *Ibid.*, p. 26.

3. *Ibid.*, p. 64.

La cruentation est un miracle, et ce pour deux raisons. La première – c’est l’argument médical de Ranchin – affirme qu’aucune cause naturelle ne peut expliquer rationnellement «cette expérience». La seconde – c’est son argument théologique – postule que le jugement de Dieu rend justice quand «les coupables sont ignorés par la justice» (humaine). Et en ce sens, la justice de Dieu est une vengeance qui sauve les innocents et punit les coupables¹. *Iusto Dei justicia*, comme le rappelle Ranchin en évoquant le miracle². Or, cette justice divine, qui vient en quelque sorte suppléer une justice humaine défaillante, ignorante ou erronée, voire malfaisante, est non seulement théologique, théologico-médicale, ou théologico-médico-légale, mais elle provient surtout d’un vieux récit biblique et de son exégèse interminable. En effet, l’idée d’un sang qui parle, d’un sang du mort qui crie et qui demande vengeance à Dieu, se réfère directement au sang d’Abel, tué injustement par son frère Caïn, en Genèse, 4, 10. Ranchin cite deux fois ce verset, toujours en latin, *Sanguis fratris tui clamat ad me* (Le sang de ton frère crie vers moi), mais dans une version abrégée de la Vulgate: *Vox sanguinis fratris clamat ad me de terra* (La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi). On le voit donc très bien, dans la traduction qu’utilise Ranchin, ce n’est plus la voix du sang qui parle, mais c’est le sang lui-même.

1. *Ibid.*, p. 39.

2. *Ibid.*, p. 25.

Caïn et Abel représentent la « scène primitive » de la cruentation. Dans cette scène, la terre (*terra*) – effacée également dans la Bible de Ranchin – joue le rôle du tiers, ou de la mise en présence devant Dieu des deux corps, le coupable et l'innocent. Le sang qui coule dans les veines est différent du sang qui se répand sur le sol. Le premier est un sang de vie, que l'on nomme *sanguis*, le second est un sang de mort, qui se nomme *cruur*¹. Ce mot latin a donné *cruentatio*, qui veut dire tout d'abord asperger de sang un autel lors d'un sacrifice. Dans son *Contre Marcion*, Tertullien parle encore d'une *cruentatio alterius*. C'est une cérémonie sacrificielle, qui porte sur le sang et qui s'exerce par le sang, mais toujours par un sang versé, jeté, aspergé, et surtout retiré du corps par meurtre ou du moins par violence. Dans les *Métamorphoses*, Ovide parle d'un trépas causé par meurtre² et Cicéron quant à lui

1. Cf. Francesca Mencacci, « *Sanguis/cruor*. Designazioni linguistiche e classificazione antropologica del sangue nella cultura romana », *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*, n° 17, 1986, p. 25-91 ; Caroline Walker Bynum, « The Blood of Christ in the Later Middle Ages », *Church History*, vol. 71, n° 4, 2002, p. 685-714, et Anca-Cristina Dan, « Le Sang des Anciens : notes sur les paroles, les images et la science du sang », *Vita Latina*, n° 183-184, 2011, p. 5-32. Sur la question du sang dans le christianisme, voir l'étude importante de Gil Anidjar, *Blood. A critique of Christianity*, Columbia University Press, New York, 2014.

2. « Pour toi, arbre qui de tes branches ne recouvres maintenant qu'un seul corps misérable, qui bientôt en couvriras deux, garde les marques du meurtre, porte à jamais de sombres fruits, qui conviennent au deuil, en souvenir de notre double trépas (*gemini monimenta cruoris*) », Ovide, *Les Métamorphoses*, IV, v. 158-161, traduction, introduction et notes par J. Chamonard, Paris, Flammarion, 1966, texte latin de R. Merckel, Leipzig, Teubner, 1875.

évoque la violence ou la force : *Nisi cruor appareat, vim non esse factam* (Si le sang n'apparaît pas, il n'y a pas eu violence)¹. L'apparition du sang, sa manifestation visible, ou sa présence hors du corps vivant, signifie déjà la mort et transforme le *sanguis* en *cruor*. En ce sens, le *cruor* dit le sang lorsqu'il se voit lui-même en lui-même. D'où cette métonymie du *cruor*, qui signifie également la couleur du sang, le sang rouge ou la pourpre du sang, comme chez Lucrèce : *Quod genus, e nostro cum missus corpore sanguis / Emicat exsultans alte spargitque cruorem* (Il en est de lui comme du sang qui, s'échappant de notre corps, lance en hauteur un jet de pourpre)².

Sanguis et *cruor* sont deux termes distincts qui désignent la même chose, mais selon des modalités d'existence différentes. Le *sanguis* est invisible, caché, il coule dans les veines, et signifie la force vitale, ou comme le rappelle Ranchin «le trésor de la vie, voire l'âme»³. Le *cruor* est visible, apparent, de couleur rouge et parfois noire, il se déverse sur le sol et signifie la violence, le meurtre ou le carnage. Selon cette logique des circularités du sang, c'est donc le *cruor* qui est premier, et duquel se déduit l'existence du *sanguis*. Il faut voir le sang se verser, se répandre hors du corps, pour savoir

1. Cicéron, *Pour A. Cécina*, 27, in *Discours*, t. VII, texte établi et traduit par A. Boulanger, Paris, Les Belles Lettres, 2002. Trad. mod.

2. Lucrèce, *De la nature*, II, v. 194-195, texte latin, introduction et notes par H. Clouard, Paris, Garnier, 1954.

3. *Traité sur les causes de la cruentation*, op. cit., p. 36. On parlait, et encore à l'époque de Ranchin, des vertus magnétiques du sang. Voir à ce sujet, R. Poma, *Magie et guérison. La rationalité de la médecine magique (XV^e-XVII^e)*, Paris, Orizons, 2009, spéc. p. 68-79.

que du sang coule dans ses veines. Il faut faire violence au corps, ou le tuer, pour déduire de la pourpre du sang un principe de vie propre au sang, ou pour découvrir dans le corps ce « trésor de la vie », où gît l'âme, qui maintenant dérobée n'y vit plus. Et c'est sur ce point justement que divergent « les différentes opinions », lorsqu'elles prétendent expliquer les causes de la cruentation. Que reste-t-il de l'âme des morts, une fois leur sang versé ? Et qu'en est-il du sang des morts, lorsqu'ils demandent vengeance à Dieu ? Le sang parle, dit le texte biblique : la voix du sang crie, s'exclame ou supplie. Rouge, noir ou cru, comme la viande (κρέας en grec dit la chair rouge) qu'on déchire, ou dévore à pleines dents à même le corps de l'animal, le sang s'exprime par une voix qui lui est propre, sans mot ni discours, qui demande et performe la justice.

§2 – On l'a vu, dans la Bible de Ranchin, la *vox* a disparu, laissant au sang lui-même la place du sujet, qui crie vengeance. Ce cri ou cette clameur, qu'on attribue donc tantôt à la *vox sanguinis* tantôt au *sanguis* lui-même, concerne non seulement la violence portée au corps vivant, mais aussi et surtout à l'âme qui gît dans ce corps, et qui en constitue la force vitale s'écoulant dans ses veines : « Car l'âme de la chair est dans le sang », dit le Lévitique, 17, 11¹. Dans son commentaire de Genèse, 4, 10, Philon reprend ce

1. Genèse, 9, 4 ; Deutéronome, 12, 23 ; Ezéchiel, 16, 6.

verset pour affirmer que le sang (αἷμα), c'est l'essence de l'âme (οὐσίαν τῆς ψυχῆς)¹. Or, si l'âme ou l'esprit de la chair est dans le sang comme une force ou un trésor, qui fait vivre la chair, qui fait du corps un corps vivant, ou un corps propre, alors cette âme ne peut sortir du corps sans violence. C'est la question des morts violentes, des morts prématurés, où l'âme est arrachée au corps, dérobée à son insu et surtout à la volonté de Dieu qui seul doit décider de l'heure et du dernier instant. L'âme, en effet, ne devrait pas s'échapper du corps avant un certain temps fixé dès sa naissance². Le sang versé, qui coule du corps et qui se manifeste au grand jour, *dit* ce dérobement de l'âme, son injustice et sa violence.

C'est ainsi qu'il faut comprendre le cri du sang. Le texte latin de Genèse, 4, 10, comporte le verbe *clamat*, pour traduire le grec βοᾷ et l'hébreu זָעָא, qui signifie, lui, très exactement crier, entre la plainte et la convocation. Mais ne voyons pas trop vite dans ce cri la seule évocation d'une vengeance. Bien que ce soit le sang qui crie, ce cri du sang vient de la terre ou du sol (*de terra*)³. Trois autres textes bibliques permettent de

1. Philon, *Quod deterius potiori insidiari soleat*, §80, introduction, traduction et notes par I. Feuer, Paris, Cerf, 1965.

2. «Tous mes jours, tes yeux les voyaient et sur ton livre ils étaient tous inscrits, les jours étant tracés avant que n'existe aucun d'eux», *Psaumes*, 139, 16.

3. Dans la *Vie grecque d'Adam et Ève* (II, 2-3), Ève compare la terre à la bouche de Caïn, qui boit le sang d'Abel: «Mon seigneur, j'ai vu en songe, cette nuit, le sang de mon fils Amilabés, surnommé Abel, gicler dans la bouche de son frère Caïn qui le but impitoyablement. Abel le

rapporter le sang, le cri et la terre, pour repenser en termes de jugement cette voix du sang qui crie vengeance. Le premier se trouve dans Isaïe, 26, 21 :

Car voici que Yahvé sort de sa demeure, pour punir la faute de l'habitant de la terre. La terre mettra à jour ses taches de sang et ne recouvrira plus les gens massacrés.

Le deuxième dans Ezéchiel, 24,7-8 :

Car le sang est au milieu d'elle [la ville sanguinaire] ; c'est sur la surface du rocher qu'elle l'a mis, elle ne l'a pas répandu sur la terre en le recouvrant de poussière. Pour faire monter [en moi] la fureur, pour exercer la vengeance, j'ai placé son sang sur la surface du rocher, afin qu'il ne fût pas recouvert.

Et le troisième enfin dans le livre de Job, 16, 18 :

Terre ne cache pas mon sang ! Et qu'il n'y ait point de lieu secret pour mon cri.

On l'a vu, le sang versé, c'est le sang visible, qui apparaît rouge de violence. Or, dans les textes cités, l'apparition du sang n'a pas pour seule fonction de dire cette violence, ce dérobement de l'âme, mais aussi de laisser une trace sur la terre, sur le sol, à la surface du

supplait de lui en laisser un peu ; mais l'autre ne l'écoutait pas, et il but jusqu'à la dernière goutte. Le sang ne resta pas dans son ventre, mais rejaillit de sa bouche», in *Écrits intertestamentaires*, édition publiée et traduite sous la direction d'A. Dupont-Sommer et M. Philonenko, Paris, Gallimard, 1987, p. 1772.

rocher, qu'il ne faudra jamais recouvrir ni cacher¹. Le verset du livre de Job est particulièrement éloquent : « Terre ne cache pas mon sang ! », en latin *Terra, ne operias sanguinem meum*. Le sang occupe une double place dans l'énoncé : il est en même temps ce qui se manifeste ou apparaît de la violence et ce qui se cache ou se recouvre de sa vengeance, sa justice ou sa réparation. Et c'est justement ce que crie la voix du sang, comme on le lit dans la deuxième partie du verset : « et qu'il n'y ait point de lieu secret pour mon cri (*neque inveniat in te locum latendi clamor meus*) ». Lorsqu'il se manifeste au grand jour, le sang demande à ne plus disparaître. Une fois rendu manifeste ou apparent, une fois vu ou révélé dans sa violence, le sang ne doit plus s'effacer ni se recouvrir. Le cri du sang, dit le livre de Job, ne doit pas se maintenir en lieu secret (*locum latendi*). Le mot clameur l'exprime d'ailleurs très bien.

Dans « clameur », en effet, il y a non seulement le cri, le *clamor*, de *clamo*, je crie, et ses dérivés, *acclamo*, *exclamo*, *declamo*, *reclamo*, *succlamo*, lorsqu'on répond par des cris, comme Job justement, mais il y a surtout, plus discrètement, le *clam*, qui signifie « en cachette », ou « à la dérobée ». *Clam vobis* veut dire « à votre insu » et *clam*

1. On retrouve cet impératif dans la *Vie grecque d'Adam et Ève* (XL, 4-5) : « À maintes reprises Caïn avait voulu le [Abel] cacher, mais il n'y était pas parvenu ; son corps bondissait de la terre, et une voix sortait de la terre et disait : « On ne cachera dans le sol aucune créature jusqu'à ce que la première me rende ce qui m'a été enlevé, la poussière dont elle a été prise », in *Écrits intertestamentaires, op. cit.*, p. 1793. La poussière fait ici référence au corps d'Adam, selon Genèse, 2, 7 et 3, 19.

patrem «à l'insu de mon père». Le *clam*, c'est «ce qui demeure secret» dans le *clamor*, ce qui reste clandestin, comme celé, de *celo*, je cache, je voile, j'occulte. «*Callim antiqui dicebant pro clam*, écrit Festus, *ut nis pro nobis, sam pro suam, im pro eum.*»¹ (Les anciens disent *callim* pour *clam*, *nis* pour *nobis*, *sam* pour *suam*, *im* pour *eum*). *Clam*, *callim*, *calim* ou *calam*, autant de termes qui proviennent du grec κάλυμμα, la couverture, le coffre, le voile, issus de καλύπτω, j'enveloppe, je recouvre, je referme ou je cache, je garde secret quelque chose dans la crypte. Il y aurait donc déjà du secret ou de la crypte dans le cri du sang que Job prononce comme un appel à témoin.

§3 – Les deux disciplines, théologique et médicale, convoquées par Ranchin se disputent cet appel à témoin. En quoi le sang peut-il compter pour témoignage? Et selon quelle cause ce témoignage du sang peut-il opérer un jugement irréfutable, condamner le coupable et rendre justice à l'innocent? Ces deux sources disciplinaires se partagent les deux causes principales de la cruentation, la surnaturelle et la naturelle. À l'endroit du surnaturel, Ranchin semble admettre un certain consensus, on l'a vu, liée au miracle :

C'est sans dispute qu'il faut reconnaître, que les causes externes de la cruentation des corps morts de blessure, peuvent être tantôt surnaturelles, et parfois naturelles. Or des premiers nous pouvons confesser que

1. Festus, *De verborum significatu cum pauli epitome*, 47, éd. par W. M. Lindsay, Stuttgart et Leipzig, Teubner Verlag, 1997.

Dieu par voie de miracle, le peut faire en faveur de la justice, pour sauver les innocents qui sont soupçonnés, ou pour faire punir les coupables qui sont accusés, mais qui restent sans preuve suffisante¹.

Le désaccord ou la dispute concerne surtout les causes naturelles :

Pour le regard des causes naturelles, il y a de grandes disputes. Les uns maintiennent que l'âme s'arrête autour du corps comme assistante, ou qu'elle retourne par permission divine, pour manifester le meurtrier. Les autres soutiennent qu'il reste dans le corps fraîchement tué quelque faculté de l'âme irascible laquelle, par l'assistance des esprits, pousse le sang contre le meurtrier par voie de vengeance. Aucuns tiennent que c'est l'imagination du meurtrier qui demande le reste de la vie et du sang, et l'attire par le service de quelque vertu attractrice. Finalement il y en a qui se retirent vers la sympathie et antipathie occulte, ne trouvant pas des raisons assez apparentes aux autres causes, et particulièrement aux naturelles².

La distinction des causes, à mon sens, n'est pas claire. Ranchin veut expliquer la voix du sang, sa fonction testimoniale et son pouvoir judiciaire, en réduisant la distinction scolastique des causes, surnaturelles et naturelles, au seul critère du miracle. La cruentation est un miracle opéré par le jugement de Dieu, ou par sa provi-

1. *Traité sur les causes de la cruentation*, op. cit., p. 39.

2. *Ibid.*, p. 39-40.

dence, qui vient rectifier les défaillances de la justice humaine. Or, le miracle n'a pas toujours été considéré comme une opération surnaturelle, entre autres chez saint Augustin – grand penseur du miracle –, et le surnaturel ne s'est pas toujours distingué du naturel par la raison causale ou comme deux réalités substantielles¹. Selon mon hypothèse, c'est un certain « naturalisme » qui institue la distinction ontologique des causes. Parmi « les auteurs dignes de foi », qui auraient assisté à l'expérience de la cruentation, évoqués par Ranchin, on peut citer le Père Mersenne et ses *Quaestiones celeberrimae in Genesim*, parues en 1623². Célèbre ami et correspondant de Descartes, à qui l'on doit les « Secondes objections » aux *Méditations métaphysiques*, Mersenne est à la fois minime, ou religieux de l'ordre de l'ermite thaumaturge Saint François de Paule, et mathématicien, qui prône la nouvelle science expérimentale et l'explication des phénomènes par les lois de la nature et la logique mathématique. Dans ses *Quaestiones*, lues et suivies par Ranchin, Mersenne parle de la cruentation – sinon du mot du moins de la notion –, justement lorsqu'il commente le récit de Caïn et Abel en Genèse, 4, 10, et qu'il cite, mais en

1. Cf. A. Vauchez, « Un surnaturel efficace et accessible : la sainteté », in *Saints, prophètes et visionnaires. Le pouvoir du surnaturel au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1999, spéc. p. 19-38, et I. Maclean, *Le monde et les hommes selon les médecins de la Renaissance*, Paris, Éditions du CNRS, 2006, p. 55-62.

2. Mersenne, *Quaestiones celeberrimae in Genesim*, IV, Paris, 1623, spéc. p. 1437-1452. Cf. I. Maclean, *op. cit.*, p. 72-73.

suppriment cette fois l'identité du frère : *Sanguis clamat ad me de terra*¹. L'argument de Mersenne est très clair. Il procède en deux temps et pose la distinction des natures par la disjonction radicale des causes. D'un côté, il doute des bien fondés de la cruentation, et suggère de mettre le phénomène à l'épreuve en produisant des situations artificielles, comme mettre en présence un corps mort et un sujet qui l'a tué par mégarde, ou confronter un chien qui a tué un autre chien. Mersenne veut montrer par cette épreuve qu'aucune expérience naturelle ne pourra provoquer d'elle-même la cruentation et encore moins en répéter le saignement à la présence du prétendu meurtrier. C'est pourquoi, dans un second temps, il distingue deux niveaux de causalité pour expliquer le phénomène, soit par la logique mathématique soit par la providence divine. L'effusion du sang du mort à la vue des meurtriers est un phénomène réel, qui se produit parfois et que l'on peut constater, mais qu'on ne peut ni expliquer naturellement ni reproduire systématiquement. La cruentation est donc bel et bien un phénomène, mais surnaturel, ou un miracle causé par la seule providence divine, ou dont seule Dieu a le secret. Ranchin suit Mersenne jusqu'au bout de ce qu'il faut bien nommer les arguments théologiques du « naturalisme ». La production d'un phénomène que les lois naturelles ne peuvent pas expliquer est forcément causée par la providence divine.

1. *Quaestiones celeberrimae in Genesim*, IV, V, *op. cit.*, p. 1450.

Or, Ranchin suit encore Mersenne sur la mention des deux sources bibliques de la cruentation, Genèse, 4, 10, sur Caïn et Abel, et l'Apocalypse de Jean, 6, 10, sur le jugement dernier :

Il faut donc, écrit Ranchin, commencer par celle [la raison] des théologiens, qui va à l'exclusion des causes naturelles ; ils se fondent sur deux autorités de la Sainte Écriture : la première est du sang d'Abel, quand il cria vengeance, *Sanguis fratris tui clamat ad me*. C'est Dieu qui parle à Caïn, après qu'il eut tué son frère, ne croyant pas que son fratricide fut connu de Dieu. Après en l'Apocalypse, les martyrs crient *Usquequo Domine non vindicas sanguinem nostrum de intersectoribus nostris, qui habitant in terris*. L'exemple pourtant de notre Sauveur semble rabattre la sévère justice de ces deux passages, vu que son sang ne crie que grâce, et miséricorde à l'heure de sa mort¹.

Non seulement Mersenne et Ranchin interprètent les versets du premier livre de l'Ancien Testament par des versets du dernier livre du Nouveau Testament, donc en somme le premier sang versé par le jugement dernier, mais ils comprennent surtout le sang d'Abel – la voix du sang qui crie vengeance – comme une préfiguration de la mort du Christ – son sang versé pour le salut de l'humanité. Un argument typologique qu'on peut lire explicitement dans l'Épître aux Hébreux, 12, 24 : « Jésus médiateur d'une alliance nouvelle, et le sang de l'aspersion qui parle mieux que celui d'Abel ». La

1. *Traité sur les causes de la cruentation, op. cit.*, p. 40.

cruentation est *christique*, en ce sens sacrificiel qu'elle apparaît comme une réponse à l'injustice ou au cri de l'humanité souffrante. La cruentation répond par l'épreuve du sang, ou par le sacrifice, à tous ceux qui attendent le jour du jugement, comme dans l'Apocalypse justement: «Jusqu'à quand (*Usquequo*) ne vengeras-tu pas notre sang». C'est un jugement irréfutable qui opère comme un jugement dernier, et que j'appelle ici la part christique de la cruentation. Le verset cité de l'Épître aux Hébreux parle du sang de l'aspersion, en grec αἵματι ῥαντισμοῦ, en latin, *sanguinem aspersionis*. Ραντισμός vient de ῥαντίζω, j'asperge, je purifie, et surtout de ῥαίνω, j'arrose ou j'inonde un autel de sang, comme dans l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide: «Son sang aspergeait de tous côtés l'autel de la déesse (ἥς αἵματι βωμὸς ἐπαίνειτ' ἄρδην τῆς θεοῦ)»¹.

On retrouve les termes de ῥαντίζω et ῥαντισμός dans la Septante, pour dire l'aspersion, le plus souvent du sang, comme en Lévitique 6, 20, ou en 2 Rois, 9, 33, parfois de l'eau lustrale, comme en Nombres, 19, 9. Le terme grec est donc très proche du terme latin *cruentatio*, tel que l'utilise encore Tertullien pour dire, on l'a vu, le geste sacrificiel d'asperger un autel par le sang. Il nous permet surtout de relire le verset de l'Épître aux Hébreux, qui compare le sang de Jésus et le sang d'Abel, et qui fait du jugement par le sang un jugement dernier. L'un parle mieux que l'autre, dit le texte. Le

1. Euripide, *Iphigénie à Aulis*, 1585, texte établi et traduit par Fr. Jouan, Paris, Les Belles Lettres, 1990, trad. mod.

sang de l'aspersion, sous-entendu celui de Jésus, ou du Christ, *melius loquentem quam Abel*, parle mieux, parle plus ou plus fort que celui d'Abel. Et la comparaison des sangs ici porte d'abord et avant tout sur la puissance efficace de la parole, son pouvoir performatif de rendre justice par la mise en scène d'une violence. Elle permet ainsi de comprendre comment le sacrifice du Christ s'est instauré lui-même en justice de Dieu, et l'aspersion du sang en épreuve sacrificielle, ou en cruentation. La part christique de la cruentation serait donc la part bénite du sacrifice, par quoi les justes, les innocents et les souffrants, produisent le jugement en demandant réparation, ou le performant directement par l'acte même qui le demande.

L'idée d'un *sang des justes*, à qui s'adresse la cruentation, représente un des premiers commentaires juifs du sang d'Abel. En effet, dans le *Targum de la Genèse*, selon sa plus ancienne version araméenne, sans doute au premier siècle avant J.-C., paraphrasant Genèse, 4, 10, on lit que les justes sont nés du sang d'Abel: «La voix du sang *des foules de justes qui devaient naître d'Abel*, ton frère, crie *contre toi*, de la terre, en ma présence»¹. Tous les justes sont nés du sang d'Abel, d'où le pluriel en hébreu, dans le texte biblique, «la voix des sangs », que le *Midrach Rabba* de la Genèse commente comme le sang de la postérité: « Il n'est pas dit "la voix du sang",

1. *Targum du Pentateuque*, vol. I, Genèse, 4, 10. Traduction des deux recensions palestiniennes complètes avec introduction, parallèles, notes et index par R. Le Déaut, Paris, Cerf, 2008.

mais “la voix des sangs de ton frère” – son sang et celui de sa postérité¹. Et le passage du sang d’Abel au sang des justes produit l’idée d’un « sang juste », d’un sang qui contient en lui-même la puissance efficace d’une réparation, ou le pouvoir performatif d’accomplir la justice de Dieu, là où et quand la justice humaine se voit impuissante, défaillante ou trompeuse. Ce sang juste est évoqué dans l’Évangile de Matthieu, 23, 35 :

de sorte que viendra sur vous tout le sang juste qui a été répandu sur la terre, depuis le sang d’Abel le juste jusqu’au sang de Zacharie fils de Barachie, que vous avez tué entre le sanctuaire et l’autel.

On retrouve ce verset développé chez Luc, 11, 49-51 :

Voilà pourquoi la sagesse de Dieu a dit: je leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils en tueront et poursuivront, afin que soit redemandé à cette génération-ci tout le sang des prophètes qui a été répandu depuis la fondation du monde, depuis le sang d’Abel jusqu’au sang de Zacharie, qui a péri entre l’autel et la maison. Oui je vous le dis, on le redemandera à cette génération-ci.

Il faut réclamer tout le sang des justes, depuis Abel. Il faut faire revenir ou resurgir tout le sang juste qui a coulé injustement, qui a été versé violemment sur la terre par les fils de Caïn. Il ne suffit plus de révéler le sang des innocents pour leur rendre justice, mais il faut

1. *Midrach Rabba*, tome I, *Genèse Rabba*, 22, 9. Traduit de l’hébreu par B. Maruani et A. Cohen-Arazi annoté et introduit par B. Maruani, Paris, Verdier, 1987.

refaire jaillir tout le sang juste, ou tous les sangs de tous les justes depuis la création du monde, pour les venger jusqu'à la fin des temps. C'est l'idée d'un jugement dernier, mais c'est aussi la part christique de la cruentation : rassembler en une seule effusion ou nouvelle aspersion du sang, tout le sang des justes. Chaque fois que la cruentation s'avère probante ou efficace, en effet, tous les justes, tous les fils d'Abel le juste, qui devient aussi le premier juge¹, sont appelés par la voix du sang à rendre justice par le sang. Lorsque les plaies de l'innocent s'ouvrent à nouveau en présence du meurtrier, et que son sang se met à couler, toute l'histoire de l'injustice est convoquée et doit répondre aux fils de Caïn par cette nouvelle vengeance d'un sang qui parle, et dit toujours la vérité.

1. Comme dans le livre d'Hénoch : « J'ai vu là l'esprit d'un mort qui accusait, et sa plainte montait jusqu'au ciel. Il criait et accusait. J'ai demandé à Raphaël, le saint Veilleur qui m'accompagnait : « À qui appartient cet esprit qui accuse ainsi et dont la voix accusatrice monte jusqu'au ciel ? » Il m'a répondu : « C'est l'esprit qui a quitté Abel, assassiné par son frère Caïn. Abel accuse pour cela jusqu'à ce que la race (de Caïn) disparaisse de la face de la terre et de la race humaine », I Hénoch, XXII, 5-7, in *Écrits intertestamentaires*, op. cit., p. 496-497. Voir encore *Testament d'Abraham*, XIII, 2-3, in *ibid.*, p. 1676.

Bibliographie

PUBLICATIONS DE FRANÇOIS RANCHIN

Questions en chirurgie sur les œuvres de Maistre Guy de Chauliac divisée en trois parties, Paris, Marc Orry, 1604. Autres éditions : Paris, 1609 ; Lyon 1625 et 1627 ; Rouen 1628.

Œuvres pharmaceutiques assavoir: un traicté général de la pharmacie, ensemble un docte commentaire sur les quatre théorèmes et canons de Mésué, avec deux excellents traictés, l'un des simples médicaments purgatifs, et l'autre des venins, le tout accompagné de disputes où sont débattues et esclaircies plusieurs questions curieuses et nécessaires pour la parfaite intelligence de ces matières, Lyon, Pierre Ravaud, 1624. Autre édition : Lyon 1628.

Opuscula medica utili, jocundaque rerum varietate referta, Lyon, Pierre Ravaud, 1627.

Opuscules, ou traictés divers et curieux en médecine, Lyon, Pierre Ravaud, 1640.

Tractatus duo posthumi: I. De morbis ante partum, in partu et post partum. II. De purificatione rerum infectarum post pestilentiam, Lyon, Pierre Ravaud, 1645.

SOURCES SUR LA CRUENTATION

ALBERTI Michel, *Dissertatio inauguralis medica de haemorrhagiis mortuorum et jure cruentationis*, Halle, 1726.

- BLANCUS Marcus Antonius, *Tractatus de indiciis homicidii et proposito commissi; et de aliis indiciis homicidii et furti, ad legem finalem ff. de quaestionibus*, Lyon, Godefridus et Marcellus Beringi, 1546.
- BOËRIUS Nicolas, *Decisionum Aurearum in Sacro Burdegalens. Senatu Olim Discusarum ac promulgatarum*, Lyon, Antoine Vincen, 1547.
- CAMUS Jean-Pierre, *L'Amphithéâtre sanglant où sont représentées plusieurs actions tragiques de nostre temps*, Paris, Joseph Cottereau, 1630.
- COSTAEUS Johannes, *Disquisitionum physiologicarum in primam primi canonis Avicennae sectionem Libri sex*, Bologna, Ioannem Rossium, 1589.
- DEL RIO Martin Antoine, *Disquisitiones magicae*, 6 vol., Louvain, G. Rivius, 1599.
- DURANTI Jean-Etienne, *Quaestiones notatissimae, ex utroque iure decisaе, & et in suprema Tholosani Senatus Curia collectae, quarum nonnullae iam antea quidem in lucem editae*, Lyon, Jean-Pierre Charlot, 1624.
- FABRICIUS Jacques, *Oratio renunciationi nova medicinae doctoris praemissa, de causis cruentantis cadaveris praesente homicida*, Rostock, 1620.
- HORSTIUS Grégoire, *Problemata de naturali conservatione & cruentatione cadaverum, & variis aliis physicis*, Wittenberg, 1606.
- , *Skepsis physica medica de casu quodam admirando et singulari, ex quo subsequuntur problemata deducuntur. 1. An corpus humanum post mortem aliquot septimanis colore et habitu floridum, incorruptum, absque putredine incipiente, naturaliter, nullo artificio accidente, durare possit; 2. An fluxus sanguinis cadaveris humani occisi tam in principio*

caedis, quam post aliquot septimanas praesentiam interfectoris indicet, Francfort, Clemens Bergerus, 1606.

HUNDESHAGEN Johann Christoph, *Discursus physicus de stillicidio sanguinis in hominis violenter occisi, cadavere conspicui, an sit sufficiens praesentis homicidae*, Jena, 1669.

KING JAMES VI d'Ecosse, *Daemonologie, in forme of a dialogue, divided into three Bookes*, Edinburgh, 1597.

KIRCHMAIER Theodor, *Dissertatio physica, de cruentatione cadaverum, fallaci illo praesentis homicidae indicio*, Halle, 1726.

LANGIUS Johannes, *Epistolarum medicinalium volumen tripartitum*, Hanovre, Claudium Marnium, 1605.

LE BRUN DE LA ROCHETTE Claude, *Les procès civil, et criminel, contenant la méthodique liaison du droict, et de la pratique judiciaire, civile & criminelle*, Lyon, Pierre Rigaud, 1618.

LEMNIUS Levinus, *Occulta naturae miracula*, Anvers, chez G. Simonem, 1559. Traduction française: *Les secrets miracles de nature*, par Antoine du Pinet, Lyon, Jean Frellon, 1566.

LIBAVIUS Andreas, *Tractatus duo physici; prior de impostoria vulnerum per unguentum armarium sanatione, Paracelsicis usitata commendataque. Posterior de cruentatione cadaverum in justa caede factorum praesente, qui occidis creditur*, Francfort, Ioannes Saur, 1594.

MARSILI Ippolito, *Practica causarum criminalium*, Lyon, Jacob Giunta, 1546.

MARIN Mersenne, *Quaestiones celeberrimae in Genesim, cum accurata textus explicatione...*, Paris, Sebastien Cramoisy, 1623.

- PFAUTZ Christoph, *Dissertatio historico-physica, de fluxu sanguinis e corpore occisi ad praesentiam occisoris*, Leipzig, 1664.
- SCHENCK Johann, *Observationum medicarum rararum, novarum, admirabilium et monstrosarum*, 7 vol., Fribourg en Brisgau, 1584-1597.
- STOCH Johann Christoph, *Dissertatio physica de cadaveribus sanguisugis*, Jena, 1732.
- THOLOSANUS Gregorius, *Syntagma juris universi, atque legum pene omnium gentium, et rerum publicarum praecipuarum*, Lyon, Antoine Gryphe, 1582.
- VALLERIOLA François, *Observationum medicinalium libri sex*, Lyon, 1573.
- VOIGT Gottfried, *De stillicidio sanguinis ex interemti hominis cadavere prasente occisore*, Witteberg, 1667.
- ZACCHIA Paolo, *Questiones medico-legales*, Amsterdam, 1651.
- ZOPF Johann Heinrich, *Dissertatio physico-theologica de eo quod iustum est circa cruentationem cadaverum*, Duisburg, 1737.

ÉTUDES CRITIQUES SUR LA CRUENTATION

- BLACK Winston, «Animated corpses and bodies with power in the scholastic age». in Joëlle Rollo-Koster (éd.), *Death in Medieval Europe: Death Scripted and Death Choreographed*, London/New York, Routledge, 2017, p. 71-92.
- BOUREAU Alain, «La preuve par le cadavre qui saigne au XIII^e siècle. Entre expérience commune et savoir

- scolastique », *Il cadavere. The corpse. Micrologus*, 1999, vol. 7, p. 247-281.
- , *Théologie, science et censure au XIII^e siècle. Le cas de Jean Peckham*, Paris, Les Belles Lettres, 1999.
- BRITTAIN Robert P., «Cruentation in Legal Medicine and in Literature», *Medical History*, vol. 9, n° 1, 1965, p. 82-85.
- BYNUM Caroline Walker, «Blood of Christ», *Church History*, n° 71, 2002, p. 685-714.
- CEGLIA Francesco Paolo de, «Thinking with the Saint: The Miracle of Saint Januarius of Naples and Science in Early Modern Europe», *Early Science and Medicine*, vol. 19, n° 2, 2014, p. 133-173.
- , «La scienza dei vampiri. Giuseppe Davanzati e i confini tra vita e morte nell'Europa del Settecento», *Atti della Accademia Roveretana degli Agiati*, série 9, vol. 5, 2015, p. 79-101.
- CHRISTENSEN Christian Villads, *Baareproven: Dens Historie Og Stilling I Fortidens Rets- Og Naturopfattelse*, Copenhagen, Det Nordiske Forlag, 1900.
- CUMSTON Charles Greene, «A Note on the History of Forensic Medicine of the Middle Ages», *Journal of the American Institute of Criminal Law and Criminology*, vol. 3, n° 6, 1913, p. 855-865.
- DAN Anca-Cristina, «Le Sang des Anciens: notes sur les paroles, les images et la science du sang», *Vita Latina*, n° 183-184, 2011, p. 5-32.
- DAWSON Lesel, «« In Every Wound There is a Bloody Tongue»: Cruentation in Early Modern Literature and Psychology», in Bonnie Lander Johnson et

- Eleanor Decamp (éds.), *Blood Matters. Studies in European Literature and Thought, 1400-1700*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2018, p. 151-166.
- GASKILL Malcolm, *Crime and Mentalities in Early Modern England*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- GORLERO Cecilia Pedrazza, «L'accusa del sangue. Il valore indiziario della *cruentatio cadaveris* nella riflessione di Paolo Zacchia (1584-1659)», *Historia et ius. Rivista di storia giuridica dell'età medievale e moderna*, n° 3, 2013, p. 1-15.
- INGRAM Margaret L., «Bodies That Speak: Early Modern European Gender Distinctions in Bleeding Corpses and Demoniacs», mémoire de master en histoire, Université d'Oregon, 2017.
- MACLEAN, *Le monde et les hommes selon les médecins de la Renaissance*, Paris, Éditions du CNRS, 2006, p. 55-62.
- MARRONE Steven P., «Magic and the Physical World in Thirteenth-Century Scholasticism», *Early Science and Medicine*, n° 14, 2009, p. 158-185.
- MENCACCI Francesca, «*Sanguis/cruor*. Designazioni linguistiche e classificazione antropologica del sangue nella cultura romana», *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*, n° 17, 1986, p. 25-91.
- PARAVICINI BAGLIANI Agostino, «Démembrement et intégrité du corps au XIII^e siècle» *Terrain*, n° 18, 1992, p. 26-32.
- PLATELLE Henri, «La voix du sang: le cadavre qui saigne en présence de son meurtrier», in *La piété populaire au*

Moyen Âge, Actes du 99^e Congrès National des sociétés savantes, Besançon (1974), t. 1, Paris, Bibliothèque nationale, 1977, p. 161-179, repris dans *Présence de l'au-delà. Une vision médiévale du monde*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 13-28.

PORRET Michel, « Mise en image de la procédure inquisitoire », in *Sociétés & Représentations*, n° 18, 2004, p. 37-62.

—, « La preuve du corps », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 22, 2010, p. 37-60.

RESNICK Irven M., « Cruentation, Medieval Anti-Jewish Polemic, and Ritual Murder », *Antisemitism Studies*, v. 3, n° 1, 2019, p. 95-131.

SPEER Stanhope Templeman, « The Life of the Blood, as Viewed in the Light of Popular Belief. From Notes of an Introductory Lecture Delivered by the Professor of General Pathology in the Faculty of Medicine of Montpellier », *Provincial Medical & Surgical Journal* (1844-1852), vol. 16, n° 11, 1852, p. 262-265, et vol. 16, n° 13, 1852, p. 309-312.

TEXIER Pascal, « Corps sanglants. Nature et fonctions de la cruentation », in Pascal Plas (dir.), *Autour du corps. Corps, droit et mémoires*, Limoges, Lavauzelle, 2018, p. 11-25.

Table des matières

<i>La médecine en modernité, au croisement des savoirs</i> par Eva Yampolsky	5
---	---

Traité sur les causes de la cruentation des corps morts, à la présence des meurtriers	23
---	----

<i>Préface</i>	25
----------------------	----

Chapitre I. <i>Savoir si la cruentation des corps morts devant leurs meurtriers, est une expérience certaine ?</i>	32
--	----

Chapitre II. <i>Savoir si la cruentation paraissant aux juges, assistés de témoins considérables, est un indice suffisant pour condamner à mort l'accusé</i>	35
--	----

Chapitre III. <i>De l'ordre ou de la cérémonie que les juges sont obligés d'observer en la présentation des accusés et prévenus devant le corps mort</i>	37
--	----

Chapitre IV. <i>De l'opinion des théologiens, savoir s'il faut recon- naître que cette effusion de sang dépend purement des causes supernaturelles, et non pas des naturelles ?</i>	39
---	----

Chapitre V. <i>Savoir si les démons et les sorciers peuvent causer cette effusion de sang</i>	43
---	----

Chapitre VI. <i>Savoir s'il faut reconnaître l'âme du mort assis- tante ou revenante pour cause de cette effusion de sang</i>	44
---	----

Chapitre VII. <i>Savoir si les âmes qui retournent peuvent causer cette effusion de sang</i>	47
--	----

Chapitre VIII. <i>Savoir si l'âme du meurtrier peut être reconnue pour cause de cette effusion de sang</i>	50
Chapitre IX. <i>Savoir si le sang du mort peut causer cet effet</i>	53
Chapitre X. <i>Savoir si les esprits peuvent causer la cruentation</i> ..	55
Chapitre XI. <i>Savoir si l'on doit reconnaître la sympathie, ou l'antipathie, pour cause de cette cruentation</i>	58
Chapitre XII. <i>Savoir s'il y a quelque cause externe, comme quelque médicament, qui puisse causer la cruentation par voie d'attraction</i>	61
Chapitre XIII. <i>Contenant la conclusion de ce Traité</i>	64
PREMIER PROBLÈME. <i>Pourquoi est-ce que le criminel ne saigne pas plutôt que le mort en cette expérience.</i>	66
SECOND PROBLÈME. <i>Pourquoi est-ce que cette cruentation n'arrive pas toujours devant les coupables?</i>	67



Traité des maladies et accidents
qui restent après la géhenne, ou torture
et estrapade des criminels

<i>Préface</i>	73
PREMIÈRE SECTION.	
DE L'INSTITUTION DE LA GÉHENNE, QUESTIONS, OU TORTURE	75
Chapitre I	75
<i>À savoir et comment la connaissance de la géhenne ou torture peut appartenir aux chirurgiens</i>	76

Chapitre II. <i>De la géhenne, ou question, et torture, et de ses différences</i>	77
<i>À savoir si par art magique, ou par remèdes naturels, l'on peut rendre les criminels insensibles aux tourments</i>	79
SECONDE SECTION	81
Chapitre I. <i>De la faiblesse du cœur, et syncope</i>	81
Chapitre II. <i>Des luxations ou déboitures</i>	82
Chapitre III. <i>Des douleurs violentes causées par l'extension des parties nerveuses</i>	83
Chapitre IV. <i>De l'extirpation des doigts des mains et des pieds</i> ..	86
Chapitre V. <i>Des convulsions</i>	89
Chapitre VI. <i>De la fièvre, des veilles et du vomissement</i>	90



Traité des maladies et accidents qui arrivent à ceux qui courent la poste; et des moyens pour conserver les courriers, et pour les guérir	95
--	----

<i>Préface</i>	97
PREMIÈRE SECTION	99
Chapitre I	99
Chapitre II. <i>À savoir si la poste est un exercice salutaire, ou préjudiciable à la santé?</i>	101
Chapitre III. <i>Comment la poste est cause de plusieurs maladies et accidents</i>	104
Chapitre IV. <i>Du régime des courriers</i>	106

SECONDE SECTION	108
Chapitre I. <i>De la lassitude du corps avec douleur</i>	108
Chapitre II. <i>De l'excoriation des fesses</i>	110
Chapitre III. <i>De la chute, avec meurtrissure et douleur</i>	112
Chapitre IV. <i>De l'ardeur d'urine et de la chaudépisse</i>	115
Chapitre V. <i>De la relaxation</i>	117
Chapitre VI. <i>Du vertige</i>	119
Chapitre VII. <i>De l'offense des yeux et de la vue</i>	120
Chapitre VIII. <i>Du mal de cœur</i>	121

*La part christique de la cruentation. Les exégèses bibliques
de la voix du sang*

par Serge Margel

123

Bibliographie

143

Collection ASCLEPIOS
dirigée par Serge Margel et Eva Yampolsky

Dans la *Chanson des Nibelungen*, les plaies de Siegfried se mettent à saigner à l'approche de son assassin. Dans Richard III de Shakespeare, alors que le convoi funèbre de Henri VI traverse Londres, les plaies du défunt roi se remettent à saigner au moment où apparaît le meurtrier. Pendant plusieurs siècles en Europe, il était classique de croire qu'un cadavre saignait lorsqu'il était mis en présence de son assassin. Devenu une référence majeure dès sa parution en 1640, le traité de Ranchin n'a jamais été réédité. Il est resté important dans l'étude des pratiques médicales en matière juridique, de l'histoire de la justice, mais aussi des rapports étroits entre médecine et religion.

Les textes réunis parlent de la cruentation, et aussi des «maladies et accidents qui restent après la géhenne, ou torture et estrapade des criminels», des «maladies et accidents qui arrivent à ceux qui courent la poste». Ils vantent les vertus de l'huile rosat, du sambuc, de la poudre de roses, de myrtilles ou de myrte, des fleurs d'hypéricon, du bouillon-blanc, de l'absinthe, du sirop violat ou de nénuphar...

ISBN : 978-2-84137-368-0



Diffusion :

HARMONIA MUNDI livre

www.millon.fr

17 €